

GLANURES - XI

GLANURES: Chroniques au passé et au présent. Anecdotes et portraits. Dépêches. Ephémérides.
Parution irrégulière, au gré du scripteur et selon ses humeurs.



Trois-Rivières vers 1800. Peinture de W. H. Bartlett. BNQ. Montréal; photo Daniel Fyen.

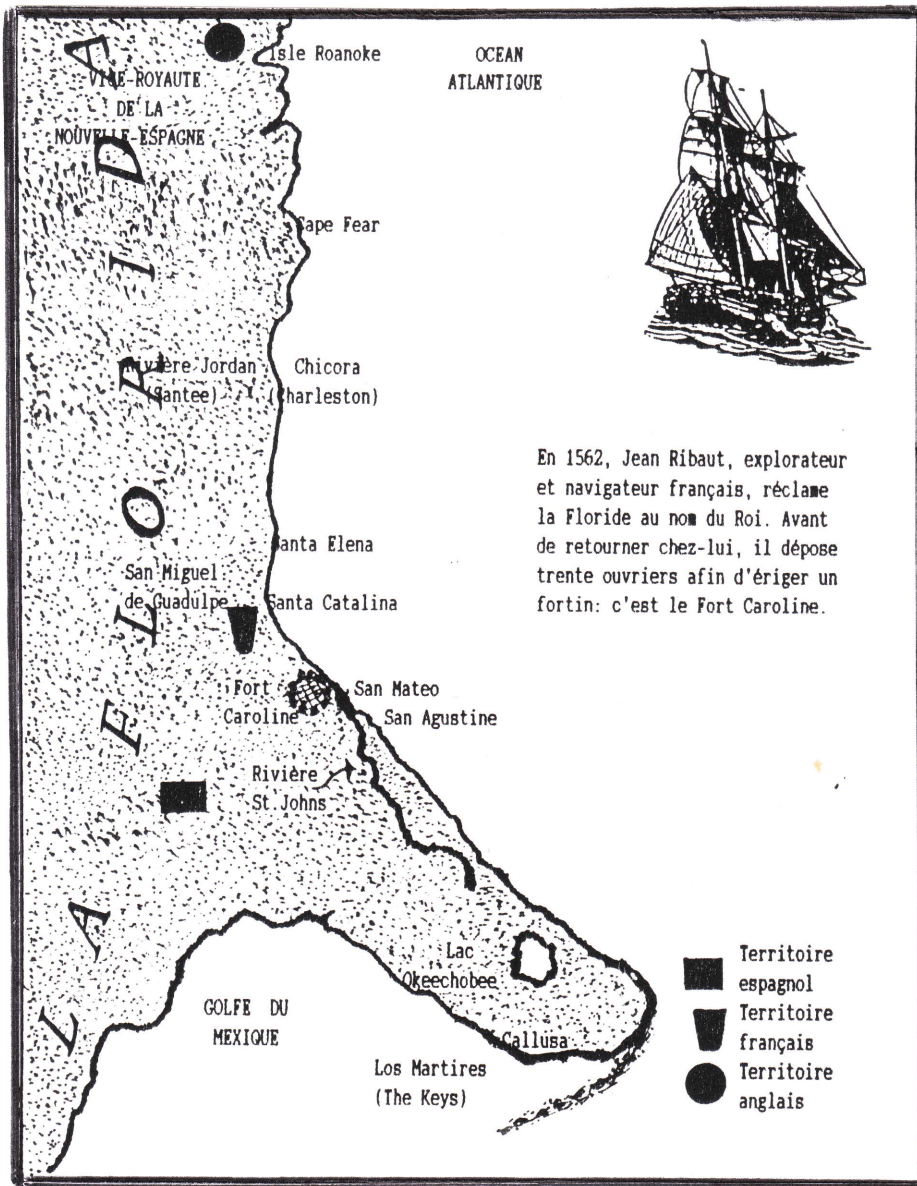
LES GRANDS-PARENTS. - Les fêtes reconnues comme la Fête des Mères et la Fête des Pères sont maintenant acceptées en Amérique et sont prétextes à des réunions familiales alors que sont offerts des petits cadeaux aux parents. Peu de gens le savent, mais il existe aussi une fête des grands-parents. Le premier dimanche après le congé de la "Fête du Travail" est le jour des grands-parents. En effet en 1978 le Congrès américain adopta une résolution en ce sens à la suggestion de Michael Goldgar, d'Atlanta en Georgie. L'idée a été reprise au Canada et fera sans doute un lent cheminement car il faudra traverser des frontières culturelles assez étanches.

LOUIS-MARIE FRIGON. - Louis-Marie Frigon, né le 11 septembre 1717 à Batiscan, issu de Gertrude Perreault, eut comme parrain Louis Levrard, futur seigneur de Gentilly, héritier des biens de sa première épouse Catherine Louise Becquet et comme marraine Marie-Jeanne Lemoyne, fille du seigneur de Sainte-Marie Jean Lemoyne et compagnon de l'ancêtre François Frigon. Il a été un négociant en fourrures et traitait ses affaires à partir de Montréal. C'est à cet endroit qu'il décède en

septembre 1761. Inhumé à Notre-Dame le 11 du même mois, trois prêtres attestent de ses funérailles: les abbés Gay, Poncin et Jollivet, vicaire. On note l'absence de parents. Assez mystérieuse cette existence de négociant indépendant. Compréhensible cependant quand on connaît l'appétit des bourgeois pour le bénéfice aux dépens de la transpiration des payeurs.

PLUIE D'ETOILES. - Abraham, père de la nation juive, se reposait dans sa cabane après une dure journée de travail. Il conversait avec l'Eternel. Il se plaignait de ce que sa femme, Sara, âgée de quatre-vingt-dix ans, ne lui eut pas donnée de descendance. Jéovah lui dit: "Sors de ta cabane et va dehors. Regarde le ciel. Compte le nombre d'astres que tu vois et la quantité d'étoiles qui scintillent au firmament". "Mais, Maître", dit Abraham, "C'est une tâche impossible. Je n'y arriverai jamais". Sur ce, Jéovah lui répond: "Homme de peu de foi, tu vois l'image de ta descendance". Et Sara enfanta Isaac, et Isaac eut deux fils, Esau et Jacob et les Hébreux se multiplièrent tel que le prédisa l'Eternel.

L'habileté des Vikings en matière de navigation hauturière était reconnue par les nations européennes qui profitèrent aussi de la connaissance des Maures. L'Espagne et le Portugal, par le développement du galion et de la caravelle, munies de boussoles déjà utilisées par les Chinois, domineront les mers au 16^{ème} siècle.



En 1562, Jean Ribaut, explorateur et navigateur français, réclame la Floride au nom du Roi. Avant de retourner chez-lui, il dépose trente ouvriers afin d'ériger un fortin: c'est le Fort Caroline.

François 1er de France finance l'expédition de Giovanni de Verrazano [1485 - 1528] navigateur italien à la recherche d'une route vers Cathay; en 1523, il aborde les côtes de l'Amérique entre le Maine et la Caroline. Le même monarque dépêchera Jacques Cartier en 1535. Ce dernier remonte le Saint-Laurent jusqu'à Montréal alors qu'il visite la bourgade Huronne d'Hochelega installée au Mont-Royal.

LA FLORIDA. - La Réforme déclenchée par Martin Luther en 1520 en rébellion contre l'Eglise de Rome donna naissance au protestantisme et divisa l'Europe selon un ligne de pensée d'où il fallait condamner d'un bord les "hérétiques" et admettre de l'autre bord l'ensemble des catholiques fidèles à l'Eglise de Rome. La très vive discorde dégénère vite en conflit ouvert et la politique s'en mêlant, les petits Rois européens se bagarrent entre eux "pour le bon motif". Le conflit religieux se change en lutte armée entre ligues catholiques et protestantes. Ces luttes donneront naissance aux diverses religions toutes dérivées du catholicisme: l'anglicanisme de l'Angleterre et de l'Ecosse, le luthéranisme de l'Allemagne, le calvinisme en France, le baptisme américain, toutes basées sur le rejet de l'autorité du Pape. Cette tenace rivalité traversera les mers et aura des conséquences tragiques pour les immigrants européens à destination du Nouveau Monde.

A l'époque de la Réforme, de hardis navigateurs sillonnaient les mers de la planète poursuivant leur destin, alléguant de nobles mobiles tendant vers la conversion des Indigènes ou encore afin d'ouvrir de nouveaux territoires de colonisation mais, l'occasion s'y prêtant, possiblement piller les trésors de ces mêmes Indigènes. Or, argent, pierres précieuses sortirent du Mexique à pleins galions et ornent encore, même de nos jours, les palais espagnols. Des trente millions de Naturels que devait compter les deux Amériques, il n'en

restait que quelques milliers un siècle plus tard, les autres auront succombé à la maladie, aux guerres tribales et au glaive des Conquistadores.

LA FLORIDA, cette langue de terre séparant le Golfe du Mexique de l'Océan Atlantique, prise d'assaut par les conquérants au 16ième siècle, aura été le théâtre de luttes sanglantes alors que Français, Anglais, Espagnols et Indiens se massacrèrent au nom de leur divinité ou de leur maître européen. Pour les uns, la mission consistait à fonder un empire tandis que pour les autres, il s'agissait de défendre des acquis contre les envahisseurs. Et ces efforts de colonisation et de conquête remontent à un demi-siècle avant la fondation de Québec par Samuel de Champlain. A la fin de ces luttes, les cartes de l'Amérique du Nord pour la période témoignent de territoires asservis à l'Espagne au Sud, d'une vaste surface sous le contrôle de la France au Nord et entre les deux, les Britanniques, fuyant la famine et les perséussions, installeront des colonies permanentes qu'ils maintiendront. D'ailleurs ces derniers choisiront la meilleure partie de ce vaste territoire au climat tempéré. Pendant deux siècles la carte de l'Amérique sera peinte en trois couleurs: bleue au nord, jaune au sud et rouge au centre. Il en sera ainsi jusqu'en 1763.

Jean Ribaut [1520 - 1565], explorateur, colonisateur, navigateur expert, originaire de Dieppe, arme trois navires groupant cent-cinquante pionniers et se dirige vers l'Amérique qu'il atteint en 1562. Après un premier accostage le 1er mai à l'embouchure de la rivière St.Johns, il monte jusqu'en Caroline du Sud et revendique ce territoire pour la France. Il retourne en son pays la même année, mais il est fait prisonnier par les corsaires Anglais. Emprisonné à la Tour de Londres, à cause de son refus d'aller fonder une colonie au Nouveau Monde pour l'Angleterre, il doit sa libération à Elizabeth Ière, fille d'Henri VIII.

Selon les directives émises par l'amiral Gaspard de Coligny, calviniste et propagandiste de la Réforme en France, Jean Ribaut retourne en Florida en 1565 avec sept navires comptant bon nombre de Huguenots fuyant les conflits de religion, bien décidé cette fois à établir une colonie permanente. Le malheur attendait tous ces gens. Averti de cette pénétration de "protestants", donc ennemis de l'Eglise d'Espagne, Philippe II dit Le Prudent, fils de Charles-Quint, dépêche l'amiral Pedro Menéndes de Avilés aux commandes d'une flotte importante comptant 1500 hommes et la bataille navale s'engage entre les "hérétiques" de Jean Ribaut et les guerriers espagnols, propagandistes de la vraie foi.

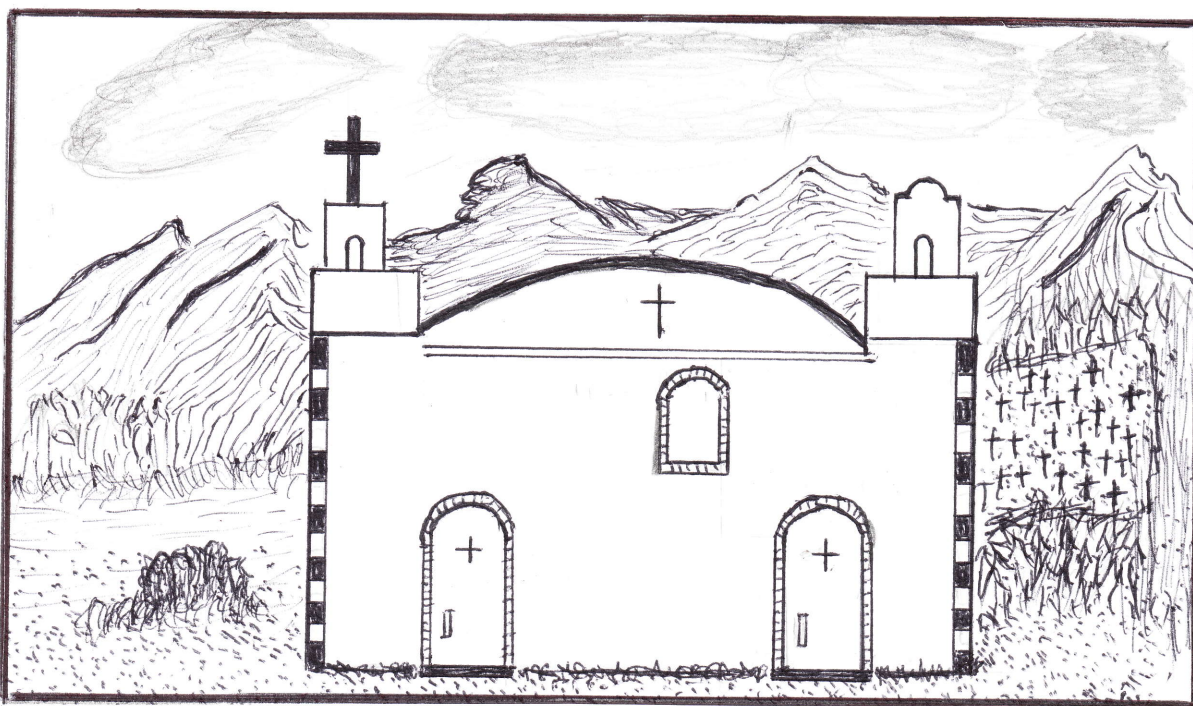
Les deux flottes se rencontrent à San Agustine. Jean Ribaut doit fuir devant un adversaire trop puissant, une forte tempête décime sa flotte et il doit se rendre à son adversaire. C'est par groupes de dix que l'amiral espagnol capture ses prisonniers. Après leur avoir donné l'assurance qu'ils seraient protégés et que leur vie serait épargnée, tant les hommes que les femmes et les enfants, des soldats accueillent ces malheureux à coups de lance et de glaive au détour d'un chemin. Jean Ribaut y laissera aussi sa vie. Pedro Menéndes de Avilés justifia cette tuerie en disant qu'ils furent exécutés "Non comme Français mais comme hérétiques". Plus tard, Philippe II d'Espagne apprenant la glorieuse victoire de l'amiral, dira que c'était bien fait pour ces envahisseurs étrangers.

Pedro Menéndez de Avilés voulait faire de La Florida, colonie espagnole placée sous la couronne d'Espagne par Juan Ponce de Leon en 1513, un véritable empire rempli de richesse à l'exemple de Cortez au Mexique; ce nouveau monde était désirable et promettait une nouvelle vie. Mais d'autres nations d'Europe convoitaient aussi ce territoire. En France, on voulut venger l'assassinat de Jean Ribaut. Dominique de Gourgues [1530 - 1583] arme trois navires comptant cent-quatre-vingt soldats en 1568, se dirige vers l'embouchure de la St.Johns River et détruit les habitations de Fort Caroline et de San Mateo. Les habitants furent pendus "non comme Espagnols mais comme meurtriers". Un humoriste dira "match nul"!

Sources: National Geographic. Divers dictionnaires.

JUNIPERS ET CACTUS.

Nous avons mentionné Willa Cather dans un précédent "Glanures". On y revient. C'est que nous avons en mains un de ses romans titré "Death Comes For The Archbishop", écrit en 1927, certainement lors d'un séjour qu'elle fit au Nouveau-Mexique. Elle y raconte la vie d'un prêtre Français, originaire de Clermont [France] désigné par la direction de la Propagation de la Foi de Rome pour aller exercer son ministère dans un vaste territoire de la Nouvelle-Espagne, récemment acquis par les Etats-Unis. Elle nous présente padre Jean-Marie Latour en 1851 sur son cheval, accompagné d'un mulet portant les bagages, au milieu de nulle part, alors qu'il est fondu dans un étrange panorama fait de buttes et de mesas tabulaires rougeâtres sur lesquels poussent de maigres junipers de couleur verte. Il est découragé, confus, las de ces formes géométriques interminables, accablé par un soleil de plomb. Depuis le matin, cela fait bien une trentaine de miles qu'il couvre en suivant les arroyos desséchés, sortes de sentiers naturels. Il n'a plus d'eau, ses deux bêtes ont soif. Au détour suivant, sa vue embrasse un paysage identique. Se guidant à la boussole, il sait qu'il faut se diriger vers l'ouest, là où se trouve Santa Fe, ce qu'il a fait. Fiévreux, éprouvant des vertiges, il s'arrête pour se reposer, parle à ses bêtes et ferme les yeux.



C'est plus tard qu'il remarque un juniper haut de trois mètres, dénudé, mais avec deux branches formant une croix. "C'est fantastique" dit-il [en français dans le texte]. "Voilà le signe que je suis dans la bonne voie". Il s'agenouille au pied de cet objet cruciforme, sort un vieux bréviaire écorné qu'il parcourt pendant un temps, reconforte ses bêtes et repart. Sur l'heure le mulet et le cheval sont animés d'une énergie nouvelle et manifestement ils veulent même galoper: ils ont humé l'odeur de l'eau. Il s'arrêtera bientôt près d'un ruisseau dans lequel deux jeunes Mexicains puisent de l'eau non loin d'un pueblo fait d'adobe où le conduisent la petite Josepha et le petit Pedro, surpris et heureux de la visite d'un padre. Il se repose dans une humble mesure, confesse et dit la messe, baptise et unit les couples qui vivent dans le concubinage. Au bout de trois jours, il reprend son périple.

Ce jeune prêtre devait passer quarante années de son existence au Nouveau-Mexique administrant les services du culte à une cohorte de catholiques dispersés dans un immense territoire et il se promet bien de construire une cathédrale en pierre orange à Santa Fe, ce qu'il finit par accomplir avec l'aide d'un architecte et de maçons qu'il fit venir de France. Il fut aussi l'impuissant témoin de la déportation de huit mille Navajos chassés de

leur territoire par le colonel Kit Carson sur l'ordre du gouvernement américain. Et ça, c'était pas du cinéma! Heureusement ils reprenaient leurs terres cinq ans plus tard. Satisfait de son travail d'apôtre, fier de sa cathédrale, il dira à son architecte: "My son, I have lived to see two great wrongs righted: I have seen the end of black slavery and I have seen the Navajos restored to their own country".

A l'égal de la Nouvelle-France, la Nouvelle-Espagne constituait à la même période une forteresse du catholicisme que Rome tenait beaucoup à conserver. Ce n'est pas en vain que les religieux Espagnols auront répandu la bonne nouvelle depuis plus de quatre cents ans et cet héritage laissé par les Franciscains et les Dominicains devait être récupéré au profit de l'Eglise. Comme en Nouvelle-France, des missionnaires ont semé le grain de la chrétienté en territoire espagnol dès le seizième siècle. Même de si loin, le Vatican surveillait ses intérêts. L'auteur de ces lignes ne peut s'empêcher, peut-être à tort, de faire un lien entre le padre Jean-Marie Latour et le père Jean-Baptiste Frigon, Oblat de Marie-Immaculée, qui exerça son ministère à Brownsville aux frontières du Mexique dans le Texas de 1893. Il y demeura une trentaine d'années et décéda subitement en 1930 à Padre Island, après une baignade dans le golfe du Mexique. Willa Cather s'est inspirée d'un personnage qu'elle aurait possiblement connu d'autant qu'il y eut à Brownsville, au Texas, un évêque Français du nom de Jean-Marie Odin, membre de l'ordre des Oblats de Marie-Immaculée. Willa Cather, vous êtes un plaisir à lire.

BATISCAN S'ERIGE.

La seigneurie de Batiscan appartenait aux Jésuites. Ils voulaient la conserver pour le bénéfice des naturels. On avait pensé regrouper les sauvages chrétiens en un seul lieu organisé. Ils occuperaient des terres et s'adonneraient à l'agriculture. L'endroit s'y prêtait bien avec sa rivière qui pénétrait les montagnes du nord, sorte de chemin naturel pour l'écoulement des fourrures. L'indien n'étant pas sédentaire, l'idée dut être abandonnée même que de nombreux "squatters" occupaient déjà des sites désertés de leurs grands bois depuis longtemps.



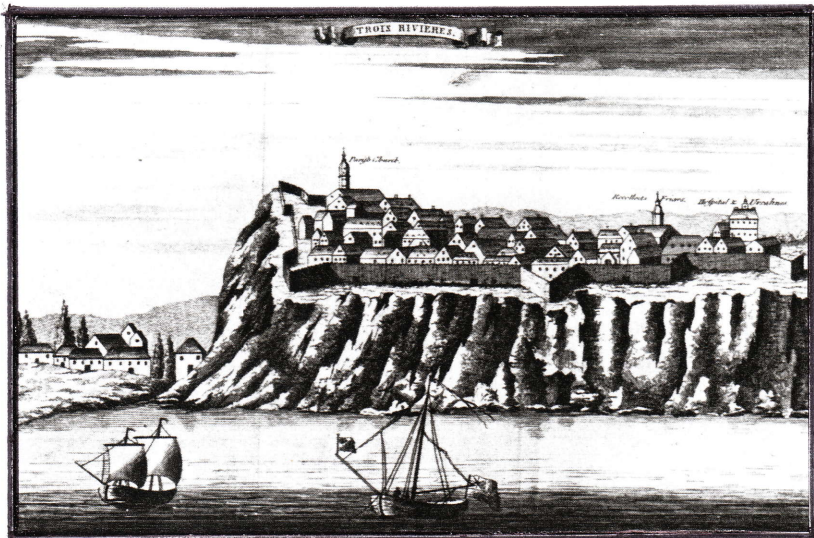
La première église de Batiscan. Dessin de Berthe-Irène Brunelle tiré de: "Batiscan: Généalogies ascendantes". Jean-Paul Foley. [1984].

Mais les colons connaissaient aussi l'excellent sol propice à la croissance du bon grain, la qualité de sa forêt et la richesse de la rivière Batiscan, milieux très différents de ceux du Cap-de-la-Madeleine au sol pauvre et depuis plus de trente ans que l'on y abattait les grands arbres destinés à la construction. C'est donc sous la forte pression de leurs autres censitaires du Cap que les Jésuites consentent à ouvrir le territoire à la colonisation.

Dès 1666, les habitants du Cap se prévalent d'une ou même de plusieurs concessions tant à Saint-Eloi que plus à l'est vers la rivière. Le tout premier semble être François Duclos qui soutire au père Frémin, jésuite, dès le 20 mars 1666, deux concessions. Une à Saint-Eloi et l'autre à la "Coste de Batiscan". Disons tout de suite que l'île Saint-Eloi fait maintenant corps avec la rive et est le site du "Vieux Presbytère de Batiscan". Un fils de François Duclos portera le nom de Carignan. Les Duclos et les Carignan ont essaimé en Mauricie.

Durant tout le mois de mars 1666 et les mois suivants, le père Jacques Frémin fut très occupé à signer des actes notariés car la majorité des colons du Cap obtiennent des concessions dès l'ouverture de ce nouveau territoire. Les frères Jean Lemoyne et Pierre Lemoyne, les frères Nicolas Rivard et Robert Rivard, Jean Cusson, Michel Peltier de La Prade et de nombreux autres tels Mathieu Rouillard, Nicolas Gatineau-Duplessis, Pierre Guillet, François Fafard, Jean Moreau. Plus de trente concessions furent accordées cette première année à des colons. On ne les nommera pas tous. Ils sont les pionniers de Batiscan et leur descendance est répandue en Amérique.

Dès la seconde moitié du 17ième siècle, quelques centaines de personnes occupaient le territoire mauricien logeant dans des cabanes construites à la hâte bien sur. Mais on ne tarda pas à s'ériger des habitations plus confortables. Les bons ouvriers ne manquaient pas. Parmi ces derniers, Pierre Guillet dit Lajeunesse n'était pas le moindre. Et ces colons se connaissaient et s'entraidaient. On en a l'assurance en consultant les registres de catholicité ou bien encore les actes notariés qui mentionnent à profusion les parrainages aux cérémonies du culte ou bien les témoignages de la signature d'un acte notarié. Citons le cas de Jean Lemoyne, futur seigneur de Sainte-Marie, qui témoigne au mariage de Jean Cusson avec Marie Foubert dont l'union a été consacrée le 16 septembre 1656 dans la petite église de Trois-Rivières.



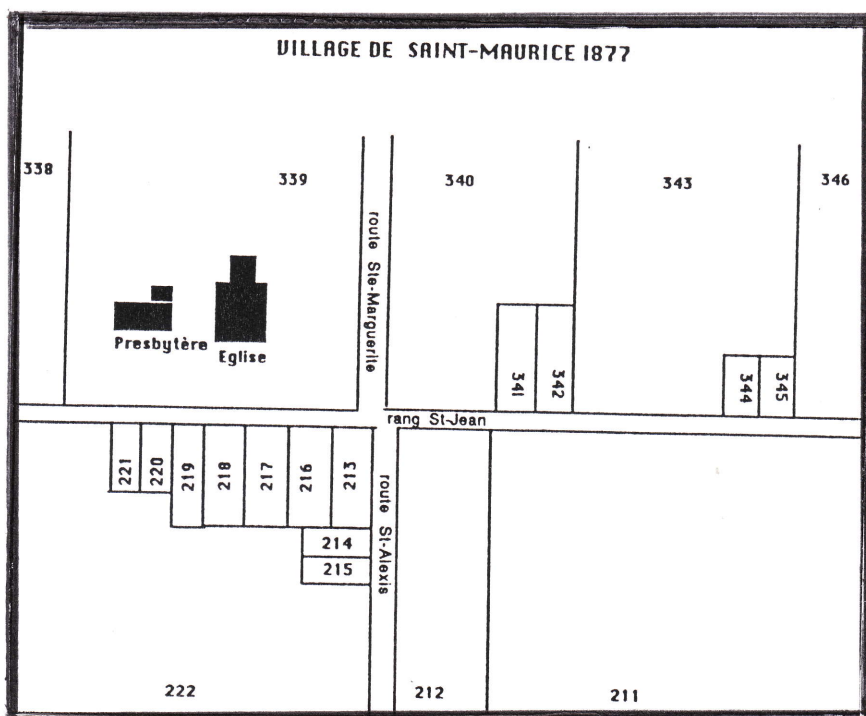
Le bourg fortifié des Trois-Rivières vers 1763 vu par un militaire anglais qui y indique la "Parish Church" et les "Recollet Friars" ainsi que "L'Hospital of Ursulines".

Très rapidement Batiscan devient le plus gros village de toute la Mauricie au détriment du Cap-de-la-Madeleine vidé de ses habitants et des Trois-Rivières, ville fortifiée et fermée. Bien que l'érection canonique date de 1684, titre qui reconnaissait le village comme paroisse, les registres de Saint-François-Xavier de Batiscan étaient tenus par les missionnaires au Cap-de-la-Madeleine. Ces registres couvrant les premiers temps jusqu'à 1673 sont perdus. Cela est regrettable. Quantité de précieux renseignements devaient y être notés dont le mariage de notre ancêtre François Frigon avec Marie Chamois et très certainement le lieu d'origine de François devait être mentionné.

Avec autant de hardis colons rompus au désertage c'est à un rythme rapide que Batiscan s'érige et tout aussi rapidement il n'y eut plus de terre disponible au village. Même les rives est et ouest de la rivière Batiscan sont déjà concédées. Sainte-Geneviève et Saint-Prosper accueilleront les enfants des pionniers et leur descendance se répandra, élargissant toujours avec la hache et les feux d'abatis les limites de la terre cultivable et la civilisation.

JOSEPH LE MYSTERIEUX.

Paul Frigon, fils de Jean-François Frigon, décédait prématurément en 1780 alors qu'il était en pleine ascension comme gros propriétaire terrien. En 1765, il déclarait cent-soixante acres cultivables, possédait des bâtiments de ferme importants et une boulangerie. Il est sans doute le premier de tous les Frigon à manifester de l'ambition. Et il aurait réussi si on se base sur les témoignages dispersés conservés dans les archives au sujet de son attachante personnalité. Mais Paul Frigon n'est pas le seul parent de ce nom patronymique à être attrappé par la Fatalité.



Nos lectures nous indiqueraient que Joseph Frigon possédait un lot à Saint-Maurice qu'il vendait à Eugène Bistodeau, marchand, le 23 mai 1857. [Héritage. Mars 1995]. Nous pensons au lot 340 situé en plein centre du village. Le nouveau propriétaire divisa ce grand terrain en lots à bâtir, vendus en moyenne cent dollars chacun.

Devenue veuve avec des jeunes enfants, Ursule Lefebvre, son épouse, ne pouvant conserver les acquis de la famille, quittera La Pérade pour Yamachiche au Royaume de Carufel une dizaine d'années plus tard possiblement sous l'insistance des seigneurs Lesieur de la seigneurie de Gros-Bois Est à Yamachiche. D'ailleurs, Joseph Frigon, grand frère de Paul, issu du premier lit, était déjà établi à cet endroit depuis 1738.

Joseph Frigon, né à Louiseville en 1837, est un des nombreux descendants de Paul Frigon. Il avait pour mère Louise-Hermine Walker-Gagnon, cette petite fille d'un militaire anglais recueillie par le notaire Charles-Edouard Gagnon du même endroit, famille honorable dont est issu le musicien bien connu dans son temps Ernest Gagnon, à qui l'on doit l'idée de notre hymne national, le "O Canada". Lors d'une réunion d'amis, il demanda à Calixa Lavallée de produire la musique et au juge Basile Routhier d'y apposer des vers. C'est ainsi qu'est né le chant qui accompagne la feuille d'érable. Au surplus, lors d'un séjour à Paris, Ernest Gagnon entendit chanter le "Minuit Chrétiens", majestueux cantique de Noël qui l'enthousiasma; il l'introduisit dans nos églises canadiennes. Ce qui ne plût pas à certains dignitaires religieux. On lui doit donc ce plaisir car une Messe de Minuit n'est pas complétée tant que ce magnifique chant n'est pas poussé par le ténor de la chorale. Cette famille cultivée comptait aussi un autre musicien de renom, Gustave Gagnon, frère cadet d'Ernest.

Voici la généalogie descendante de Joseph et Maurice Frigon.

François Frigon N.: vers 1649 M.: octobre 1670 S.: 13 mai 1724 Marie-Claude Chamois [Cap-de-la-Madeleine]	Jean-François Frigon N.: vers 1674 M.: 4 juin 1715 S.: (inconnue) Gertrude Perrot [Batiscan]	Paul Frigon B.: 23 mars 1731 M.: 31 janvier 1755 S.: 10 avril 1780 Ursule Lefebvre [La Pérade]
Joseph Frigon B.: 7 septembre 1778 M.: 26 janvier 1807 S.: 28 janvier 1856 Josette Gravel [Louiseville]	Joseph Frigon B.: 14 octobre 1807 M.: 11 septembre 1832 S.: 11 juin 1847 Louise Hermine Walker-Gagnon [Trois-Rivières]	Joseph Frigon B.: 22 septembre 1837 M.: 7 janvier 1863 S.: (inconnue) Dorilla Turcotte [Saint-Maurice]
Maurice Frigon Frères B.: (inconnue) M.: 3 mai 1909 S.: (?) Noéma Souris-Casault [Québec]	Jean-Baptiste Frigon ← Oncle N.: 21 juin 1871 Religieux O.M.I. et D.: 26 juin 1930 [Brownsville au Texas]	Maurice Frigon B.: (inconnue) M.: 1 novembre 1944 S.: (?) Estelle Robichon [Montréal: St-Raphael]
Maurice Frigon père et Maurice Frigon fils.		

Joseph Frigon s'unit à Dorilla Turcotte, fille d'un marchand de Gentilly. Le cheminement de ce couple est difficile à suivre. Il nous manque bien des données sur la famille de Joseph et Dorilla. Nous savons cependant que leurs enfants sont nés à Saint-Maurice de Champlain, que Joseph possédait un grand terrain face à l'église et qu'il était commerçant. Nous savons aussi qu'il était le père de Jean-Baptiste Frigon, Oblat de Marie-Immaculée, qui exerça son ministère en grande partie à Brownsville au Texas. Comme représentant de l'Episcopat catholique américain, il fit deux voyages en France afin de bénir les tombes des soldats de ce pays décédés pendant la Grande Guerre (77,158 soldats américains seraient morts au combat selon une statistique officielle). Sacrifices suprêmes pour sauver la France! Ouais!

En concluant cet article sur la destinée mystérieuse de cette famille, ajoutons que le 18 mars 1895 décédait aux Trois-Rivières le Sieur Onésime Thomas Robichon, marchand, après quelques jours de maladie; parmi les personnalités présentes à ses funérailles, "Le Trifluvien" citait Edouard Godin et Joseph Frigon comme étant les cousins du défunt. Et complication supplémentaire, Maurice Frigon, fils d'un autre Maurice Frigon épousait une demoiselle Robichon à Montréal. Que la lumière soit!

ERRARE HUMANUM EST.

Nous désirons attirer l'attention du lecteur sur quelques observations arbitraires dues à la plume de certains auteurs de monographies. Nous avons profité de leurs pénibles recherches et pour cela nous leur rendons hommage. Ils méritent notre considération et notre estime. Il est loisible à d'aucuns de faire des suppositions mais pénétrer dans un milieu vieux de trois cents ans nul ne peut le faire. Les quelques correctifs qui suivent se veulent être une mise à jour et ne comportent pas de blâmes. Tout au plus certains passages apparaissant dans des documents publics ont réussi à nous agacer suffisamment pour émettre nos propres observations. Il y a longtemps que nous voulions entreprendre cette démarche.

Certains documents sont connus:

- «a» 1896 [11 janvier] .-. Le Monde Illustré. Benjamin Sulte. "François Frigon".
- «b» 1933 [16 septembre] .-. La Patrie. Aegédius Fauteux. "Marie Chamois".
- «c» 1972 [La Société Historique de Québec] .-. Sylvio Dumas. "Les Filles du Roi".
- «d» 1978 [Aux Editions du Bien Public] .-. Raymond Douville. "François Frigon".
- «e» 1979 [13 octobre] .-. Le Nouvelliste. Jacques Saint-Onge. "L'espoir d'hériter brise le mariage de François Frigon".
- «f» 1994 [Octobre] .-. Annales de la Bonne Sainte-Anne. Jacques Saint-Onge. "François Frigon dit l'Espagnol".

D'après Jacques Saint-Onge, François Frigon serait arrivé avec la recrue de 1665. A notre connaissance aucun document confirme cette assurance. S'il avait écrit "est peut-être arrivé avec la recrue de 1665", nous accepterions cela. Signalons par ailleurs que François était déjà âgé de seize ou dix-sept ans en 1665 et qu'en général c'est à l'âge de treize ou quatorze ans que les armateurs engageaient les très jeunes recrues pour trois années.

Dans les mêmes documents, Jacques Saint-Onge reproduit une erreur attribuable à Raymond Douville. Dans son "François Frigon", ce dernier inscrit comme date du second mariage de Jean-François Frigon avec Gertrude Perrot le 4 juin 1714; c'est bien le 4 juin 1715 que ce couple s'unit en l'église de La Pérade. Malheureusement cette erreur se répète souvent. Rappelons que notre aïeul perdit sa première épouse en 1713 [S.: 29 septembre].

Les mêmes auteurs projettent l'idée saugrenue que "c'est la recherche opiniâtre d'un héritage fuyant qui brisa le mariage de François Frigon et causa sa perte". Fabulations exagérées. Le sort et la destinée de Marie-Claude Chamois nous sont inconnus. Quant à la manière de vivre de notre ancêtre et ses préférences dans la vie, il aimait mieux parcourir les grands espaces que cultiver la terre. Cela n'est pas différent de centaines d'autres pionniers de cette époque. Et qu'entend-on par "sa perte"? Généralement l'expression réfère à la fin de l'existence terrestre. Notre ancêtre décéda chez-lui dans son lit de Batiscan à l'âge de soixante-et-quinze ans. Certes il devait être assez vigoureux pour pagayer pendant des années dans des eaux tumultueuses et par tous les temps. Nous avons une impression fort différente de celle des auteurs cités.

Et encore: "François Frigon a été incapable de se concentrer sur l'exploitation de son lot. Il souffre d'une maladie: celle de la bougeotte". Mes souvenirs remontent assez loin et il y a une cinquantaine d'années, les mâles de la maisonnée "montaient aux chantiers" et y passaient l'hiver. Négligeaient-ils leur lopin de terre pour autant même s'ils étaient absents du foyer trois ou quatre mois? C'était la coutume alors que le maître de la maison, accompagné de ses jeunes, allait se chercher un peu d'argent de poche. Étais-ce différent des randonnées aux Illinois? Et très nombreux seront les voyageurs de Batiscan qui laisseront leur terre aux bons soins de la parenté durant leur absence. C'était un mode de vie et on ne peut blâmer l'Ancêtre.

Voici une opinion relative à la femme de Joseph Moreau, Françoise Frigon, fille de François. Raymond Douville écrit dans sa "Seigneurie de Batiscan" [Note, page 82] devenue veuve par le décès de son mari aux Illinois, dit ceci en parlant de Joseph Moreau: "Il avait épousé la fille de François Frigon qui mourût dans le dénouement le plus complet". Je n'en suis pas si certain. Elle décéda à Yamachiche en 1755. Possiblement chez une de ses deux filles, Jeanne Françoise Moreau, épouse de Pierre Lesieur, seigneur des Gros-Bois Est. Une autre de ses filles, Madeleine, prend pour époux Maurice Lemaitre, Lieutenant de Milice et issu d'une famille de marchands; enfin, Marie-Josèphe Moreau s'unit au fils de Pierre Deshaies, ancêtre des Saint-Cyr de Nicolet et Bécancour. Ses trois filles n'auraient pas laissé leur mère dans la misère.

PORTRAIT. SOUVENANCE.



Cette photo date des années quarante de l'ancien millénaire. Écrit comme cela, on se sent encore plus vieux. A Sainte-Florence, près de la gare du CN. La grande dame est Marie-Jeanne Frigon. La fillette et le petit gars sont les jumeaux, Georges et Georgette. Le scripteur vient d'être "confirmé" et porte fièrement son ruban. En avant est son neveu Roger Frigon.

DEPECHEs.

PROLIFIQUE COMPTEUR. - . Dans une partie de hockey disputée le 27 janvier 1971 entre l'Université de New-Hampshire, située à Durham, contre Colgate College, Louis Frigon compta trois buts et accumula sept passes. Ce record n'a pas encore été égalé. Louis est le frère de Luc Frigon, récemment nommé cadre chez Cascades de Kinsey-Falls. - . CITATION: Francis Blanche, comédien français prématurément décédé, disait: "Je me suis marié deux fois: deux catastrophes. Ma première femme est partie. Ma deuxième est restée". - . VU SUR LE WEB: "Carne Bovina Frigon Frigorifico Irmaos Conçalves. O Frigon esta autorizado a comercializar produtos de origen animal con todos os paises que constanna Lista Geral do Ministério da Agricultura". Cet encart publicitaire est sous la protection d'une belle tête de "boeuf". Cela donne des idées au scripteur. Nous ne pouvons identifier le pays [Jaru/RO]. - . ET ENCORE: cette fois, on désire vendre le "Kluane Wilderness Village", situé au mile 1118 de l'Alaska Highway, dans le territoire du Yukon. S'adresser à Joseph J. Frigon au Sherwood Park en Alberta. C'est assez loin de Batiscan. - . AUTRE CITATION: De Sacha Guitry: "La France change plus souvent sa République que les sous-vêtements. - . DAVID BOIES: "Two wrongs do not make a Right". C'est l'avocat au nom français qui défendit Al Gore contre toute une cohorte de Républicains [y compris les journalistes].

The train

By Nicholas Frigon

I got on the train frighten. The train was blue, blue like a blueberry. I was scared. It was the first time that I would take the train alone. Anyway, the train was about to leave but I was the only one on the train.

I did not even know why I was scared. All I knew, is I was nervous and really scared. The window turned red, really red. I said, « Is anyone here? » Then, I turned toward the front of the train.

The only light in the train was the passengers wagon. That's where I was. I could not see anything except this wagon unfortunately. Some guy wrapped with an old blanket was coming towards me. He said, « You should have never come on this train. » Then he said, « It's evil. »

I was maybe scared but I wasn't going to believe that. Then the old man walked away. I was stupid. I didn't even ask the old man how to get out of this big blue train.

I slowly started towards the power supply. So the light would come back on. The only problem was that I could see the power supply on the train. I shouted, « Is anyone there? » If the train kept on moving, well, the driver must be there, maybe he could turn the lights on, and then I could know what is going on here, and how to get out of this evil train.

I walked to the next wagon. It was really dark. I could see the driver. I got to the last wagon, and then it happened. I screamed, « Please, help me. Is anyone there? » I saw the driver sat in his chair. I looked at the driver, his eyes were closed and he wasn't breathing. He was dead... And then... and then I woke up in my bed. It was all a dream but then my mom screamed to me and said, « hurry up, or you're going to miss the train! »

PSAUME DE DAVID.

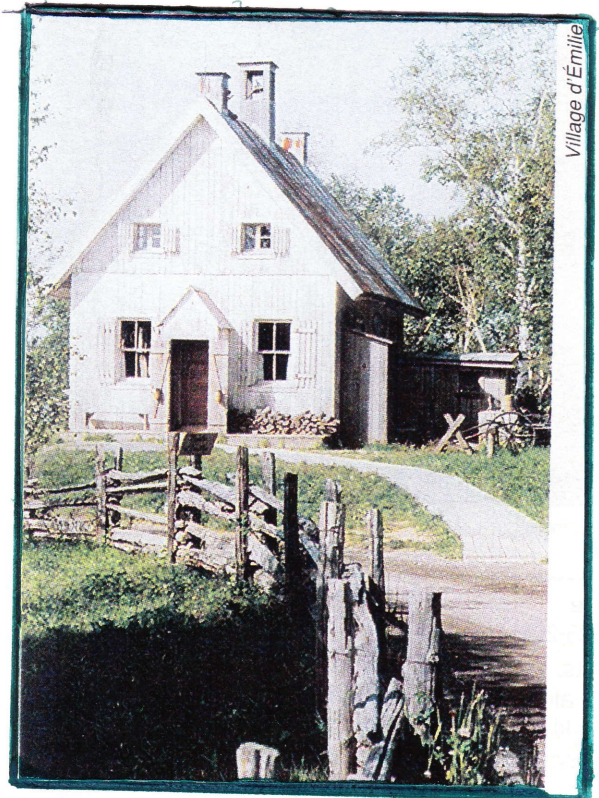
Prière pour être protégé des persécuteurs. Adoptée par les maires de la banlieue de Québec contre la fusion forcée.
 "Éternel, n'accomplis pas les désirs du Méchant; ne laisse pas réussir Ses projets de peur qu'Il ne s'en glorifie; jette sur Lui des charbons ardents; précipite-Le dans les abîmes d'où Il ne se relèvera pas".

[Nouveau Testament. Psaumes. Gédéons du Canada].



Nous aimons cette reproduction d'un trappeur au regard pénétrant à la porte d'un poste de la Hudson Bay Company. Que notre ancêtre François Frignon dit l'Espagnol ait choisi ce dangereux métier, nous devons davantage admirer son courage. Nous avons connu un descendant qui s'absentait l'hiver pendant des jours, histoire de trapper des renards, des belettes, des visons et des "pekans" dont la peau était envoyée chez Dupuis Frères à Montréal contre de l'argent comptant.

Scripteur: Robert Frigon, 9000 rue de l'Attisée, #6, Charny, PQ, G6X 1H8. Tel.: (418) 832-4924



Est-ce dans la série télévisée ou bien dans le roman de Madame Cousture qu'il est fait mention d'un Napoléon Frigon copain de Blanche (j'ignore le nom de famille) et qui devient religieux par dépit? Ouais! Le scribouilleur de ces lignes confesse que sa connaissance de la culture québécoise est déficiente. Mais doit-on le blâmer? Devrait-il lire Michel Tremblay? Nous avons l'impression nette que du Michel Tremblay, n'inporte qui peut en écrire. Tant mieux pour ce monsieur si ses oeuvres lui apportèrent la richesse. Pas d'autre commentaire. Mais nous préférons Guy de Maupassant et ses "belles-soeurs" à lui.

L'ANCÊTRE. Bien que la Compagnie de la Baie d'Hudson, fondée en 1670 au manoir du Prince Rupert sous l'impulsion de Charles II, opérait au nord du territoire de la Nouvelle-France, il n'est pas impossible que les trappeurs, traiteurs et voyageurs aient entretenu des liens entre eux, façon de s'échanger des propos ou bien encore des articles.

GLANURES - XII

GLANURES: chroniques au passé et au présent. Anecdotes et portraits. Dépêches. Parution au gré du scripteur.



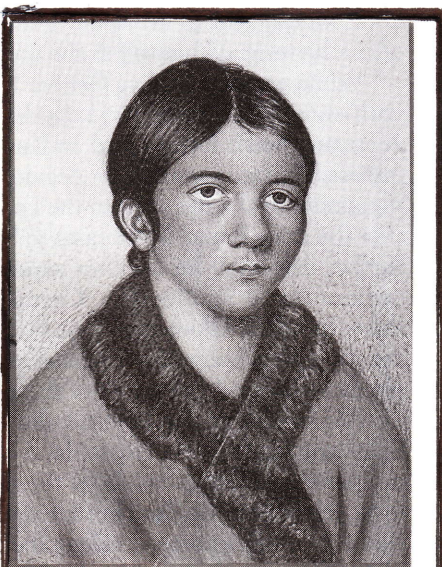
SÉRENITE. Peinture exécutée par Emérentienne Frigon. Possiblement dans les années 1930. Portion de la rivière Matapédia, entre Milnikek et Sainte-Florence. On pense qu'Emérentienne désirait peindre un Amérindien de la Nation Micmac préparant son repas. Les Micmacs de Restigouche venaient «camper» dans cette partie de la rivière, à Routhierville. Des familles s'installaient pour l'été, hommes, femmes et enfants fabriquaient des paniers qu'ils vendaient aux touristes américains de passage. Un de ces paniers, en bouleau, a été gardé longtemps dans la famille du scripteur. Antoinette Roy y déposait le linge à reprendre. Emérentienne Frigon, sœur d'Aristide et d'André, devient orpheline à son adolescence. Tous les trois, nos cousins, ont demeuré un temps à Routhierville.

↳ **Mercis à Suzanne Frigon et Emilien Ross** ↪

PREMIERES TRACES AU NOUVEAU-MONDE.

Dans des précédentes «Glanures», nous avons évoqué les diverses excursions maritimes en partance de l'Europe vers l'Amérique au seizième siècle. Dans «La porte maritime vers Cathay» de nos «Glanures X», on invoquait le profond désir de l'Espagne, suite au voyage très profitable de Fernand de Magellan [1470 - 1521] autour du monde, de trouver des terres nouvelles et de s'emparer de leurs richesses afin de garnir le trésor royal; un court article titré «La Florida» dans nos «Glanures XI», témoignait de rivalités féroces pour la possession de nouvelles terres au-delà des mers, conquises à coups de glaive au nom de la foi, mais tant mieux si ces conquêtes apportent la fortune aux conquérants.

On cherchait une nouvelle route vers l'Orient qui devait réduire le trajet maritime vers les épices et les soieries. Par l'ouest, le trajet jusqu'aux Indes serait plus court. La mission de Christophe Colomb [1450 - 1506] consistait justement à découvrir cette nouvelle voie. Ses successeurs, Jacques Cartier [1491 - 1557] et Samuel de Champlain [1567 - 1635] ne firent pas mieux. Ce passage ne fut pas trouvé tout simplement parce qu'il n'existait pas. On ne trouva pas de soieries mais on découvrit des métaux précieux: de l'or et de l'argent, facilement acquis soit par le troc ou bien par la force.



Portrait de Mary March. Oeuvre de W. Gosse, 1821 [St.John's, Nfld]. C'est la dernière des Beotuks, celle qui avait pour nom Shanawdithit. [The Beaver, April/May 2000].

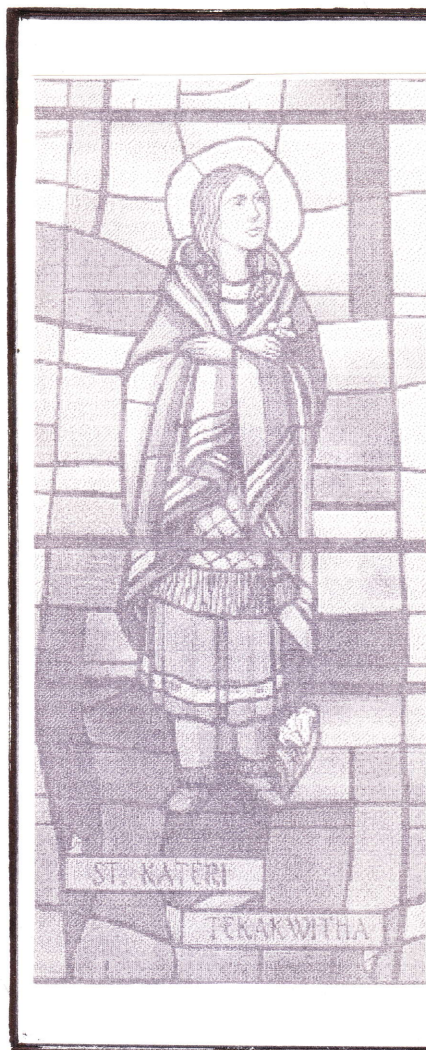
Forts de leur puissance guerrière sur les naturels des deux Amériques, les conquistadors rapporteront de splendides trophées et des coffres d'or et d'argent aux petits rois d'Europe à partir de galions et de caravelles remplis de babord à tribord. Même si certains navires sont perdus dans des tempêtes alors que d'autres sont piratés par des puissances ennemies, la somme des trésors rapportés est incalculable. Encore de nos jours, les richesses acquises des naturels ornent les palais de l'Espagne.

Mais avant l'invasion des Européens, quels peuples habitaient les Amériques? Il semble certain que les premiers habitants vinrent de l'Asie en passant par le détroit de Béring, il y aurait douze à vingt mille ans, soit vers la fin de l'ère glaciaire. A cette époque, une langue de terre entre la Sibérie et l'Alaska émergeait des eaux froides. La fonte des glaciers haussa le niveau des eaux océaniques submergeant ce passage. Un chenal de quatre-vingt-douze kilomètres sépare maintenant l'Asie de l'Amérique. C'est ce passage qu'empruntèrent les indigènes de l'époque pré-colombienne. Possible qu'ils fuyaient un implacable ennemi. Ces nomades au teint cuivré pénétrèrent par la tête de l'Amérique et par un lent et long cheminement leur percée les conduisit au fil des siècles en Patagonie, à l'extrême sud des Amériques.

Leur déploiement couvrira les deux hémisphères. On croit que les animaux suivirent le même chemin et cet exode de la faune n'est pas étranger au déplacement des indigènes chasseurs lesquels suivaient les troupeaux dont ils se nourrissaient.

L'émigration s'effectua de l'ouest vers l'est soit «en direction du soleil levant». Les paléo-indiens en se dispersant au hasard des habitats nourriciers formèrent des classes: les Peaux-rouges au centre de l'Amérique du Nord [ils se teignaient avec de l'ocre rouge pour paraître

plus effrayants], les Aléoutes, de petite taille, s'adaptèrent à leur milieu glacial, les Aztèques, les Mayas, les Incas choisirent le centre des deux Amériques. Enfin une autre race, les Patagons, que l'on disait de grande taille, optèrent pour la pointe sud des Amériques.



"LILY OF THE MOWAKS". C'est ainsi que les Amérindiens de notre Amérique surnomment la Bienheureuse Kateri Tekakwitha. On traduit par le "Lys des Agniers". Béatifiée le 22 juin 1980 par le pape Jean-Paul II devant une foule enthousiaste de ses congénères rassemblés à Rome pour la circonstance. Cette jeune aborigène était la fille d'une mère Huronne née en 1634 et baptisée aux Trois-Rivières. Elle vécut donc au milieu des Français. Enlevée par les Agniers au cours d'un "raid" et amenée à Ossernenon [Auriesville, Etat de New-York], elle fut tout d'abord l'esclave d'un chef Iroquois qui l'épousa par la suite. De cette union naît Kateri Tekakwitha en 1656.

Une bonne partie de la population du village périt suite à une épidémie de petite vérole, dont les parents de Kateri. Atteinte elle aussi à l'âge de quatre ans, elle survécut cependant, mais en perdant partiellement la vue. Recueillie et adoptée par son oncle, elle reçoit le surnom de Tekakwitha, c'est-à-dire "celle qui se heurte à tous les obstacles" à cause de sa pauvre vision. Chacune des visites des "Robes Noires" au village l'impressionne et elle veut tout connaître de leur religion. Elle se fait baptiser le 5 avril 1676. De santé délicate, elle décède à l'âge de 24 ans le 17 avril 1680, à Caughnawaga [Kahnawake]. Cette jeune Indienne morte en odeur de sainteté est devenue un symbole pour toutes les Nations Amérindiennes.

Dans la chronologie du peuplement américain, il est certain que vers la fin du quinzième siècle, les Espagnols et les Portugais, très entreprenants, sillonnaient les côtes des deux Amériques, précédant de peu Christophe Colomb. Chercheurs et archéologues estiment à 200,000 le nombre des Espagnols qui traversèrent l'Atlantique au 16^{ième} siècle. Beaucoup s'allièrent aux autochtones. En Amérique centrale et en Amérique du Sud les populations sont métissées. Au Brésil, une grande partie du peuplement résulte d'alliances entre Portugais et Indiens il y a plusieurs siècles. La culture du blanc européen étant supérieure à celle de l'autochtone, le dominateur impose sa langue et sa religion. Ce qui fait la différence entre les deux hémisphères : culture anglo-saxonne au nord avec ce que cela comporte de motivations, de mercantilisme et de religions toutes aussi farfelues les unes que les autres et surtout un égotisme outrancier chez l'étatsunien moyen; et puis culture latino-américaine homogène dans l'hémisphère sud moins développé mais dont les peuples pratiquent une religion universelle. La langue espagnole parlée par plusieurs de ces nations est adorable et on aime bien la gentillesse des individus.



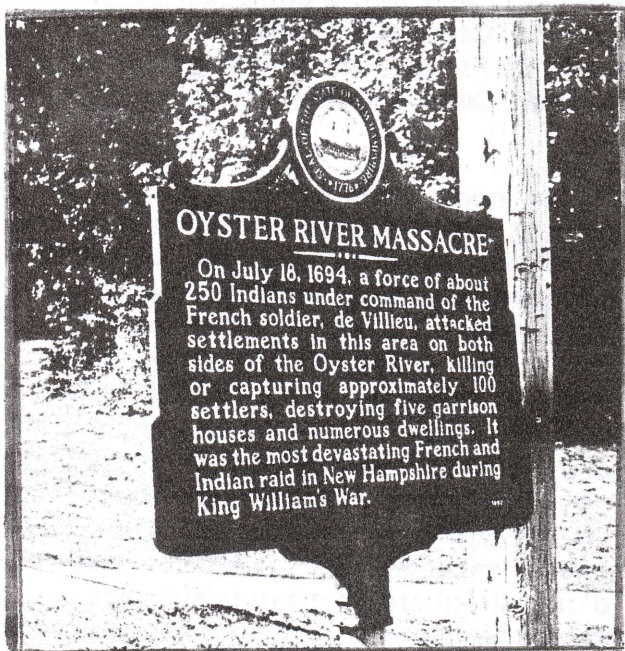
Photocopie tirée de l'Echo de Louiseville. Premier québécois enrôlé dans la Gendarmerie Royale du Canada en 1892. Louis-Hercule Olivier de Berthier, au Royaume de Carufel. Corps policier justement destiné à maintenir la paix et tuer toute rébellion d'Indiens ou de Métis dans l'ouest du Canada.

Le déclin de la population autochtone, sans avoir été planifié par les conquérants mais sournoisement souhaité, se produisit avec une rapidité surprenante. L'anéantissement des indigènes de l'Amérique est en grande partie du aux nombreuses épidémies qui frappèrent les populations: petite vérole, diphtérie, typhus, mauvaises gripes, que la médecine tribale ne pouvait enrayer. Il convient bien d'accuser les Européens d'avoir apporté avec eux les germes de ces maladies cauchemardesques; c'est la thèse généralement acceptée. Voyons donc! Facile à dire ça. Ce ne sont certes pas nos missionnaires Jésuites, Franciscains, Dominicains et Récollets qui étaient porteurs de ces germes. Ils vivaient avec les indigènes et eux aussi étaient atteints.

Sur deux siècles, soit les millésimes quinze cents et seize cents, la population autochtone globale des deux Amériques fut réduite de 75% par les épidémies. Chez les Abénaquis de l'est canadien et américain [le Québec et la Nouvelle-Angleterre], les pertes furent supérieures. Avant l'arrivée des blancs, la Nation abénaquise [Micmacs, Algonquins, Montagnais] comptait une quarantaine de milliers d'individus; en 1620, ils n'étaient plus que 5,000. Des causes autres que les guerres tribales et les épidémies doivent expliquer le déclin des populations autochtones. On ne connaît pas encore les

raisons de l'extinction complète des Béotuks, une tribu de la Nation Abénaquise, qui vivaient au Labrador et sur Terre-Neuve. Le dernier représentant de cette race, une grande femme nommée Shanawdithit, s'éteignit le 6 juin 1829 dans un hôpital de Saint-John's, atteinte de tuberculose.

Abénaquis, Shawnees, Cheyennes pratiquaient un sport assez violent: on aimait guerroyer entre les tribus et le plus souvent ce sport prenait la forme de «raids» contre des petites agglomérations. Les blancs ne furent pas épargnés, loin de là. Le plus fameux de ces «raids» survint à l'aube du 29 février 1704 à Deerfield, au Massachusetts; il en résultat 56 pertes de vie. On fit 109 prisonniers et le village fut en partie consumé. Auparavant, au matin du 18 juillet 1694, 250 Abénaquis sous la conduite du soldat français de Villieu, encerclent le petit village de Durham au New-Hampshire, y massacrent les habitants et reviennent au Fort Saint-François [Québec]. Une jeune prisonnière, Mercy Adams, est achetée par le commandant Plagnol du Fort Saint-François, adoptée par ce dernier, élevée à la religion catholique et devient la grand-mère de Paul Fraigon.



Mary Fregoe Coats, de Kincardine, Ont, est revenue d'un petit voyage en Nouvelle-Angleterre avec une photographie de cette plaque commémorant un massacre de colons Américains par les Abénaquis.

Kincardine, petite ville de 6000 habitants, est sise au nord du lac Supérieur; Mary Fregoe enseigne au niveau élémentaire et son mari, Rodney Philip Coats oeuvre pour l'Hydro-Ontario comme ingénieur chimiste.

Mary est une descendante du couple Désiré Frigon + Mélanie Lupien, tous deux originaires de Louiseville et s'établirent le long de la rivière Raquette au milieu du dix-neuvième siècle, près de Massena, en face de Cornwall.

RAMURES.

En 1925, à Saint-Thomas-Didyme, au Royaume du Saguenay, on décidait d'ériger une ligne téléphonique pour alimenter les quelques résidents, à partir de Chicoutimi. Les actionnaires furent tenus de couper chacun six poteaux (en bois rond), d'une longueur de vingt pieds et de six pouces de diamètre. Un an plus tard, une boîte vocale électromagnétique était installée au presbytère et chez trois autres paroissiens. En 1941, la «centrale téléphonique» était aménagée et opérée chez et par Irénée Frigon. Ce dernier était l'époux de Julienne Dumont et père de Robert Frigon de Châteauguay. — . Sainte-Florence, dans la Matapédia, est un petit hameau dynamique et a son site sur Internet. On y annonce la «Cantine Sainte-Florence» opérée par Claude et Danielle Frigon. Robin Frigon s'annonce aussi comme exploitant forestier. Ils sont de la famille d'Aristide et de Cécile Lepage, qui comprend Jeannine, Jean-Paul, Suzanne, René et d'autres dont Jean-Claude Frigon de l'Institut Armand Frappier à Montréal, leur neveu. — . Le 13 juin 1999 décédait Alphe J Frigon à Salem au New-Hampshire. Il était l'époux de Paulime Markowski. Père aussi de Darlene Frigon, de Michael et Ronald Frigon. Il était un vétéran de la Seconde guerre mondiale. Il manque au scripteur le nom des parents et des grands-parents d'Alphé Frigon pour bien le situer dans l'arbre généalogique. Nous aimons savoir si les ancêtres de notre parenté inconnue originent de la Batiscanie ou bien du Royaume de Carufel.

FOCUS SUR LES FREGOE.

Commençons cette chronique par noter que SOPHIE FRIGON [Sophia Fregoe] était la fille de Peter Fregoe et de Mary Ann Delosh, née en 1868 à Massena [NY]. Elle épouse Truman Alfred Dodge en 1892 à North Hartland, au Vermont. Une fille, Shirley Mae Dodge, s'unit à John Robert Harvey en 1952 à Massena, NY. Robert «Bob» Harvey, leur fils, est un chercheur et correspond avec Raymond Frigon d'Ottawa. Il a bien voulu communiquer tous les renseignements, comprenant de nombreuses découpures de journaux, à Raymond.

Ajoutons à cela que Désiré Frigon [Fregoe] est le fils d'Olivier Frigon et de Judith Banhiac, qu'il est né en 1806 [B : 23 septembre] à la Rivière-du-Loup [Louiseville] et qu'il épouse Emilie Lupien, fille de Joseph Lupien et d'Agathe Chrétien le 17 juin 1831 à Louiseville. Il décède le 25 juin 1897 à Massena, Etat de New-York, âgé de 90 ans. Ce couple émigra aux Etats-Unis à une certaine époque et les descendants portent le nom de Fregoe. Dans les registres américains, l'épouse de Désiré se transforme en Millie Lepieum. Cette dernière décède en mars 1894 à Massena [NY].

Certificate of Baptism

Saint Patrick's Church
Hogansburg, New York

This is to Certify

That Sophia FREGOE
Child of Peter FREGOE
and Mary Ann DeLoach
born in this parish
on the 25th day of November 1868, was

Baptized

on the 4th day of December 1868
according to the
Rite of the Roman Catholic Church
by the Rev. Joseph DeLuca
the Sponsors being Francis Fregoe
Mary Fregoe

as appears from the Baptismal Register of this Church
Dated 19 July 1951 Vol. IV Page 103 No. 2

Msgr. Martin A. Finckh Pastor

Si les noms francophones sont aussi atrocement modifiés dans les registres américains, le blâme retombe sur les ecclésiastiques catholiques anglophones qui ne se donnèrent pas la peine de vérifier l'authenticité du nom. Par après, le baptistère transportera ce nom que nos ancêtres seront obligés de garder. Le scribeur de ces lignes ne se gêne pas du tout pour dénoncer ce manque de respect envers nos concitoyens expatriés que commandent la charité et l'amour du prochain. On croirait que ces messieurs les pasteurs anglophones d'outre-frontière prenaient leur plaisir à massacrer le nom de nos ancêtres qui voulaient améliorer leur sort. A titre d'exemple, dans la famille de William «Bill» Frigon de Enfield, au Connecticut, ce dernier recherchait l'origine de son arrière-grand-mère, prénommée Philmen Cimino. Or il s'agissait de Philomène Simoneau, de Saint-Valère, au Québec. Le nom d'une personne doit être respecté, c'est un droit patrimonial. Et l'écrire à peu près dans un document officiel constitue une offense à la personne et à notre parenté migrante. Changer de nom n'était pas voulu par les ancêtres américains. Face aux autorités administratives, un choix n'existait pas.

Ette saute d'humeur passée, continuons. Le premier-né du couple Désiré et Emilie, François Frigon [Frank], voit le jour à Louiseville le

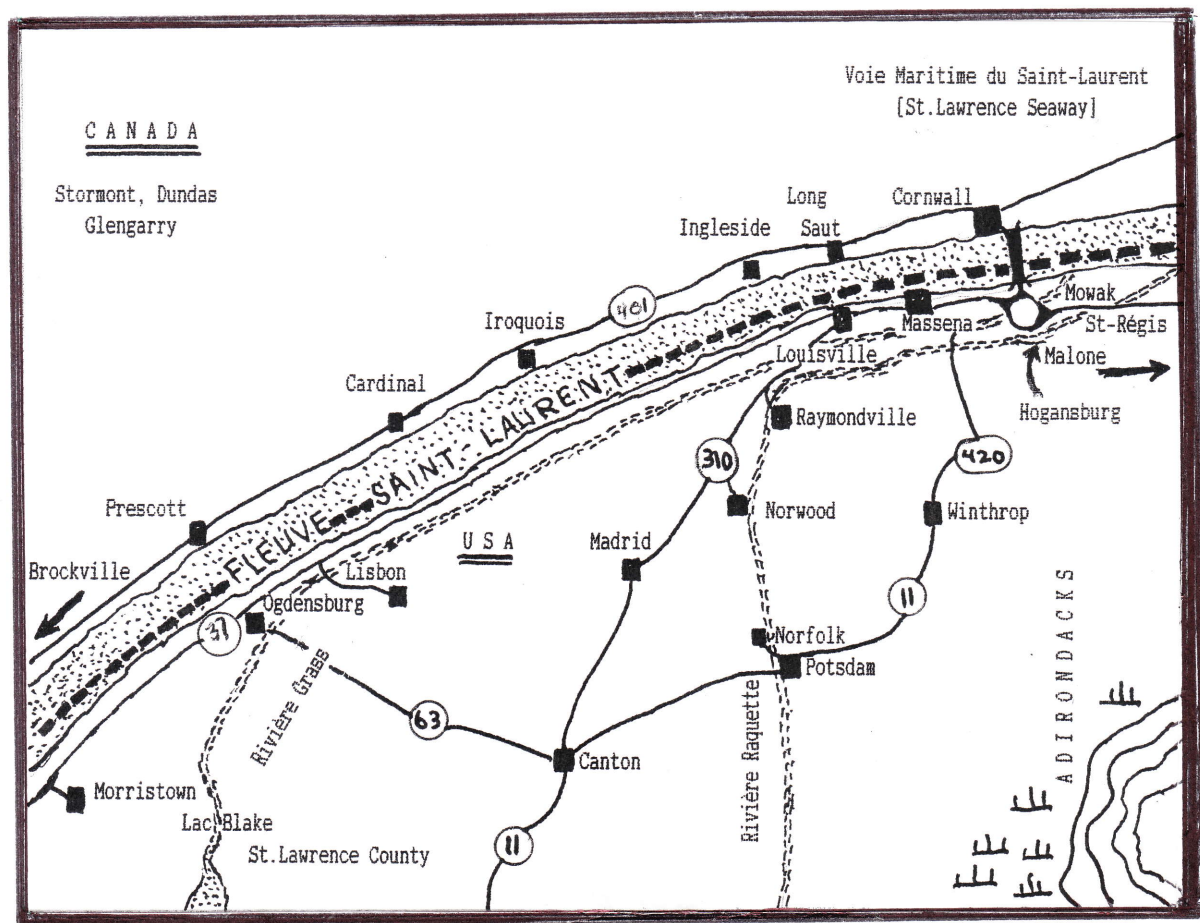
1^{er} février 1832; leur deuxième enfant, Lévis Frigon [Eli ou Eliah], naît en 1835 à Hogansburg aux Etats-Unis tandis que le troisième rejeton, Pierre Frigon [Peter], serait né le 20 juin 1837 aux Trois-Rivières. Il semble que l'idée de s'installer à Massena était déjà fortement ancrée dans l'esprit du couple, car les autres enfants sont tous nés aux Etats-Unis.

On pense que Désiré fait l'acquisition d'une ferme le long de la rivière Raquette quelque part entre Massena et Hogansburg. Le cheminement de la famille n'est pas différent des nombreux «settlers» originant du Canada, de l'Irlande, de l'Ecosse ou d'ailleurs. La tâche principale consiste à s'installer convenablement tout en préparant la terre à recevoir la semence. La main-d'œuvre ne manque pas. La famille est grande. Et les jeunes, héritant de l'expérience de leurs parents, voudront bientôt à leur tour fonder un foyer.

Pierre Frigon, devenu Peter Fregoe, épouse le 12 février 1863 Mary Ann Delosh, fille de Louis Delosh et de Catherine Mahair [Myers]. Ce couple lèvera une habitation à Raquette River non loin de celle des parents. Peter et Mary Ann eurent plusieurs enfants, dont au moins six garçons : Louis, Peter, Robert, William, Samuel et James. On voit que dès la seconde génération les descendants s'adaptent à la culture américaine et pour eux, le Royaume de Carufel en Mauricie est devenu un pays étranger. Peter Fregoe décède le 1^{er} mars 1923 et Mary Ann Delosh partira le 3 août 1925, tous deux octogénaires.

Une relation sur le peuplement du comté de St. Lawrence par les Fregoe déborderait du cadre de ce document. Ils sont maintenant très nombreux et dispersés suite aux contraintes créées par des emplois à l'extérieur. Les enfants du nouveau millénaire sont de la douzième génération ce qui signifie que déjà cinq générations de Fregoe ont essaimé dans le nord de l'Etat de New-York. Et qu'à notre connaissance au moins trois des garçons du pionnier Désiré Frigon prirent épouse et mirent au monde des garçons, enrichissant l'arbre généalogique de nombreuses branches. Ils sont répandus dans chacune des villes inscrites sur la carte ci-bas.

Nous concluons avec quelques données intéressantes recueillies dans les découpures de journaux fournies par «Bob» Harvey. William Fregoe [1875 – 1959] opérait la ferme familiale qu'il vend à l'aluminerie Reynolds au milieu du dernier siècle. Sophia Fregoe devint une couturière connue et achalandée tant et si bien qu'elle engagea des jeunes filles pour l'aider dans ses travaux. Charles Fregoe, né en 1902, célibataire, aurait été le dernier propriétaire d'une autre ferme érigée par son grand-père Philip Fregoe en 1864 sur 168 acres de terre. Elle fut expropriée pour faire passer la route 37. D'ailleurs une photo montre ce pauvre Charles attristé devant ses dépendances en flammes pour faire place à la route.



Robert John Fregoe, époux de Pauline Elisabeth Goyette, combattit en Europe et en Afrique durant la seconde guerre et de retour à la vie civile, il deviendra propriétaire de fermes importantes sur «State Street Road» à Canton [NY]. Eugene R. Fregoe, époux de Sylvia Sienkiewicz, décède avec sa jeune fille Sherry dans un accident de voiture le 7 avril 1973; le malheur accablait cette famille, car ils perdent deux enfants dans l'incendie de leur maison survenu le 6 janvier 1962. Enfin, notons que Harold Fregoe opérait un magasin, le «Fregoe's Grocery Store» sur «Town Ridge Road».

Retraite amère des Loyalistes.

Ces petites communautés du «North Country» datent du début du 19^{ième} siècle. Après la guerre de l'indépendance américaine [1775 – 1783], les supporteurs de la Couronne britannique durent quitter la Nouvelle-Angleterre par peur de représailles ou de persécution. C'est en masse qu'ils partirent. Dix mille loyalistes se réfugièrent au Canada, en Acadie, dans les Cantons de l'est et au sud de l'Ontario. Ces pauvres gens perdirent leur concession, leur habitation et les biens accumulés sur des générations. En compensation, le gouvernement de Sa Majesté leur donna des terres au Canada. A Cornwall, où s'étaient réfugiés un fort contingent de militaires avec leur famille, les lots furent distribués par tirage au sort. Ecosais, Irlandais, Allemands attachés au «King's Royal Regiment of New York», durent recommencer une nouvelle vie à partir de rien. C'est courageusement qu'ils se mirent à la tâche.

Après le départ des Loyalistes, l'Etat de New-York récupère cet immense territoire du nord propriété de la Couronne britannique. De l'autre côté, c'est le Canada anglais, jalousement gardé contre toute invasion américaine. D'ailleurs le fleuve sert de frontière entre les deux Etats. C'était le pays des Iroquois [Mohawks] qui furent aussi bannis et durent se réfugier au Canada. Contrée de chasse et de pêche, de rivières issues des Adirondacks taillant des percées à travers de magnifiques forêts, territoire pour ainsi dire vierge, il fallait le peupler. En 1787 un riche citoyen, Alexander Macomb, acquiert des milliers d'acres de lotissement comprenant les dix petits villages déjà ouverts dont Louisville, Potsdam, Madrid, Lisbon, Morristown et Canton. Il divise le reste en portions de dix miles carrés. Puis il vendra plus tard certaines portions à d'autres hommes d'affaires: William Constable, David Clarkson, Charles Leroux, Benjamin Baldwin. Ils concèdent des terres, édifient des barrages sur les rivières, bâtissent des moulins, construisent des voies ferrées et c'est à eux que les habitants du «North Country» doivent le développement de leur région.

Il est certain que le «North Country», comme les Américains se plaisent à désigner le comté de «St.Lawrence» au sud de Cornwall [Ontario], bénéficia beaucoup de la construction, entre 1954 et 1959, de la Voie maritime du Saint-Laurent. Creusée dans le roc, cette route fluviale permettait à des navires d'accéder aux ports des Grands Lacs. Cette réalisation prolonge le «chemin qui marche» de l'Atlantique jusqu'à l'extrême ouest des Grands Lacs. Sur une distance de 2343 miles [3807 kilomètres], les navires océaniques de moyen tonnage peuvent se rendre jusqu'à Duluth au Minnesota. Incroyable. Des villages furent déplacés, comme à Iroquois, d'autres furent engloutis comme au Long Sault, théâtre du sacrifice de Adam Dollard des Ormeaus en 1660. Des travaux d'une telle envergure au milieu du dernier siècle ont établi la renommée de notre ingénierie. D'ailleurs, le Canada avait déjà une certaine expertise en cette matière avec la construction du canal Welland sur une longueur de 43 kilomètres entre Port Weller sur le lac Ontario et Port Colborne sur le lac Erié [1824 – 1829], puis le canal Rideau, qui relie Hull à Kingston, commencé en 1827 et inauguré en 1832.

Au même moment, on construisait de gigantesques centrales hydro-électriques entre Cornwall et Kingston. L'abondance d'énergie électrique ainsi créée entraîna l'implantation de nouvelles industries lourdes comme la Reynolds Metals et General Motors à Massena, grandes consommatrices d'énergie, et la consolidation de certaines autres comme aluminium Company of America [ALCOA] au même endroit. Des centaines de nouveaux emplois furent créés et offerts aux gens de la région.

Le pionnier de la rivière Raquette, Désiré Frigon, ne pouvait prévoir une telle expansion industrielle dans son environnement mais a tout le moins, il ne devait pas se douter qu'en s'installant à la rivière Raquette, il assurerait une existence confortable à sa descendance. Prenons la parole de Ferris Fregoe qui témoignait dans une lettre ouverte destinée à un journal local qu'entre 1910 et 1988, dix-neuf Fregoe ont travaillé chez ALCOA pour un total de 428 ans d'ancienneté. Lui-même entreprit sa carrière à l'âge de dix-huit ans.

SHADOWS ON THE ROCK. (Willa Cather).

En ouvrant le fascicule on lit ce qui suit : "Vous me demandez des graines de fleurs de ce pays. Nous en faisons venir de France pour notre jardin, n'y en ayant pas ici de fort rares ni de fort belles. Tout y est sauvage, les fleurs aussi bien que les hommes". Extrait d'une lettre de mère Marie de l'Incarnation à une de ses sœurs, le 12 août 1653. On pense que cette citation aura une signification sur l'intrigue développée dans l'ouvrage d'après le dicton « c'est le ton qui fait la chanson ». Mais il n'en est rien. Willa Cather tenait à décrire une tranche de vie dans la ville de Québec en 1697, en temps de paix, alors que les habitants n'étaient inquiétés ni par les Anglais ni par les Iroquois et que la colonie était sous la protection de Louis de Buade, comte de Frontenac. Elle dépeint le Québec comme si nous y étions. L'auteure décrit l'existence du petit monde vivant dans le Québec de 1697 sous le second mandat du gouverneur Frontenac et jusqu'à la mort de ce dernier. Le récit est remarquablement documenté et parsemé d'observations fort intelligentes et justes. On se rend compte qu'elle étudia beaucoup



Willa Cather en 1926. Photo tirée du National Geographic de juillet 1982. Déjà connue comme auteure de romans du terroir, elle recevait le prix Pulitzer en 1923. "The Alexander's Bridge" fut son premier roman à succès. Née en 1873 en Virginie, sa famille s'installe à "Red Cloud" au Nebraska quelques années plus tard. Ses études secondaires terminées, elle s'inscrit en sciences à l'Université Lincoln mais change d'orientation sur avis de ses professeurs. Pour parfaire ses connaissances en langues étrangères, elle voyage beaucoup et fait un séjour dans la ville de Québec. Elle décède à New-York en 1947, âgée de 70 ans.

l'histoire du Québec du temps. Le Royaume, dont Kébec est la capitale, compte quelques milliers d'habitants établis sur la rive nord du fleuve dans des bourgs justes ouverts par des immigrants venus de France dont beaucoup sont des aventuriers cherchant la richesse par le commerce des fourrures ou bien encore rêvant de faire la chasse aux Iroquois.

Pour cela, elle s'introduit dans l'existence d'un apothicaire, Euclide Auclair et de sa jeune fille de douze ans, Cécile Auclair, qui doit tenir la maison en l'absence de sa mère décédée. Fin octobre, l'apothicaire accablé de tristesse et de nostalgie, du haut du Cap Diamant assiste au départ du dernier navire toutes voiles déployées en partance pour la France, en pensant aux huit longs mois qui s'écouleront avant le retour de ce même navire rapportant des nouvelles du pays.

En même temps il jette les yeux sur le bourg de Kébec, là, à ses pieds, divisé qu'il est en basse et haute ville reliées par la Côte-de-la-Montagne. Tout en bas le port, la batterie et l'arsenal de même que la rue du Sault-au-Matelot. Assis sur le Cap Diamant, le Château Saint-Louis surplombe le couvent et la chapelle des Récollets, la résidence des Jésuites face à la Cathédrale, le Séminaire de Monseigneur l'ancien, l'Hôtel-Dieu des bonnes sœurs, tous ces bâtiments groupés comme pour s'épauler mutuellement.

L'apothicaire est un protégé du comte le gouverneur. Il était à son emploi en France tout comme son père et son grand-père auront été au service de la maison de Buade toute leur existence, et il vint en Nouvelle-France avec sa famille à la demande du Comte. Sa boutique composée de comptoirs et d'étagères remplis de bocaux et d'herbages est située près du palais épiscopal. C'est le pharmacien du temps et ses services sont requis et dispensés aux autorités en place. C'est le chirurgien-barbier qui pratique les saignées auxquelles l'apothicaire s'oppose. Il était d'ailleurs en conflit avec cet autre artisan de la médecine au sujet de la jambe malade de Monseigneur l'Ancien. L'artisan au rasoir recommandait une saignée dans le pied de son Excellence mais l'apothicaire appliquait plutôt des onguents.

La jeune Cécile s'intéresse à un bambin âgé de sept ans fils d'Antoinette Caux dont l'existence est vouée à l'attention des célibataires et des marins de passage. Une copine exerce aussi ce passe-temps dans leur habitation du Sault-au-Matelot et le petit Jacques est bien délaissé dans le foyer de La Grenouille et de l'Escargot, patronymes familiers de ces demoiselles. Il aimerait avoir un père et une famille que l'apothicaire et sa fille semblent remplacer.

Nicolas Pigeon le boulanger voisin alimente de bon pain la maisonnée que "Blinker", personnage silencieux et mystérieux, tenant les fourneaux de l'artisan, apporte chaque matin. Et chaque soir une bonne soupe préparée par la jeune Cécile récompense "Blinker" de ses bons services. Au cours du récit on connaîtra son secret. Nicolas Pommier, cordonnier, est aussi un ami de la famille. Et plus important encore est Pierre Charron, le trappeur, ami d'enfance de Jeanne LeBer la recluse, dont le magnétisme illumine le visage de la jeune Cécile, laquelle d'ailleurs avait ses entrées dans les bâtiments religieux. Sans autre forme de protocole, elle entrait chez le gouverneur ou chez Monseigneur l'Ancien porteuse d'une requête en s'adressant tout d'abord au valet Picard du gouverneur ou bien à Houssard le donné de l'évêque.

Willa Cather mentionne les difficultés du comte avec les Jésuites; plus encore, les divergences d'opinions fort nombreuses entre le gouverneur et Mgr de Laval. Ce dernier voulait régner sur le petit royaume, il devait avoir préséance sur le gouverneur car il en avait

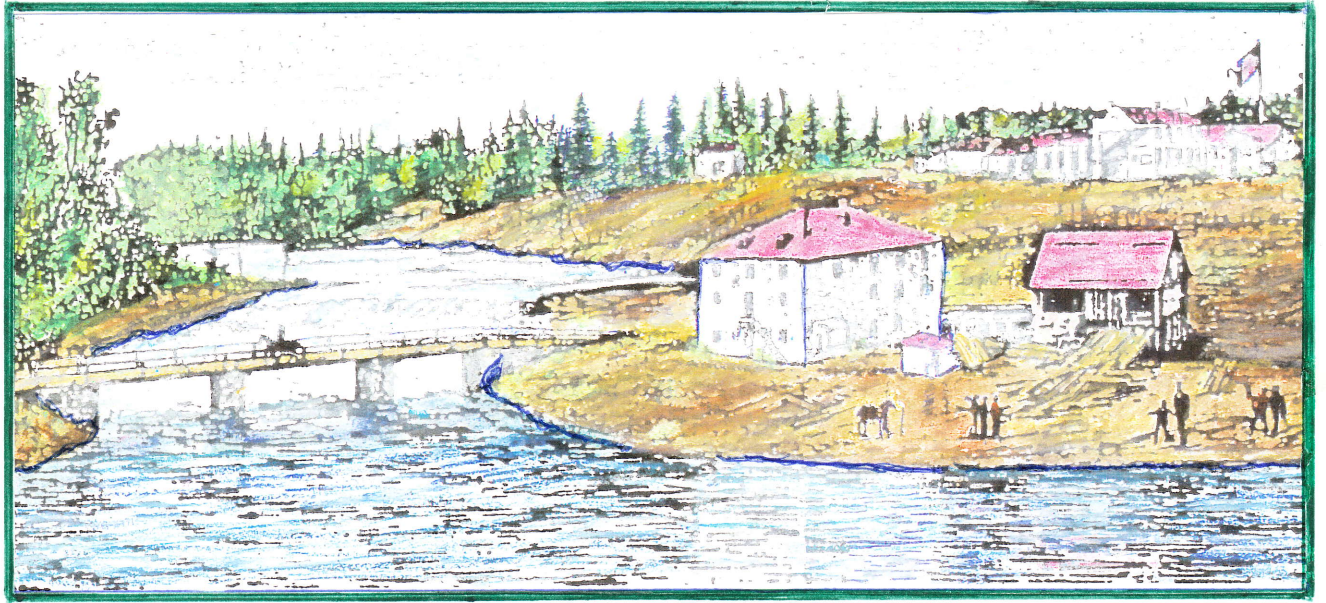
reçu le mandat du Roi, disait-il. Le petit Jacques Caux gardera toujours un souvenir de Monseigneur l'Ancien alors que l'auteure dévoile un pénible incident survenu dans la vie du bambin âgé de quatre ans. Au milieu de l'hiver des trappeurs en provenance des Trois-Rivières arrivent à Kébec par affaires et aussi pour festoyer. Un soir ils partent en excursion sur le fleuve glacé en compagnie de la Grenouille et de l'Escargot emportant avec eux une bonne provision d'eau-de-vie. Leur absence dure toute la nuit. Le bambin se réveille et constate qu'il est seul. Il s'habille légèrement, sort dans la nuit froide et s'écrase sur un portique accablé de fatigue et de chagrin. Heureusement pour Jacques, Monseigneur l'Ancien retournait chez-lui après une veille auprès d'une malade dans la basse ville. Accompagné de son valet Houssard, escaladant péniblement la Côte-de-la-Montagne tenant sa canne d'une main et une lanterne de l'autre, attiré par les pleurs, il incite Houssard à cacher l'enfant dans son manteau pour le protéger du froid. C'est dans le grand lit de Monseigneur l'Ancien que Jacques passera le reste de la nuit restauré d'un bon lait chaud. Le lendemain, Antoinette Caux dite La Grenouille, essuya les foudres d'un dignitaire courroucé assorties de menaces d'expulsion. Plus jamais les demoiselles laisseront l'enfant seul par les nuits d'hiver.

Willa Cather écrivit « Shadows on the Rock » en 1931 à la suite de son sympathique roman « Death Comes For The Archbishop » dans lequel il y a beaucoup d'expressions françaises. Nous ignorons cette connaissance de notre langue qu'elle pouvait avoir à tout le moins elle pouvait décrire des situations géographiques. Sur place ou non on ne sait. Mais elle sait accrocher les mots les uns aux autres pour en faire une écriture aussi limpide que l'eau claire d'un printemps nouveau.



Paysage d'hiver. Beau mais triste. Bouleaux, hêtres et aulnes retrouveront leurs feuilles en mai avec la remontée de la sève. Alors, le paysage sera plus accueillant.

Nous insérons ce dessin dans nos «Glanures» parce qu'il représente une réalisation d'un important commerçant et homme d'Etat de Montréal qui s'est porté acquéreur, le 17 mars 1814, des seigneuries de Lanaudière et de Carufel au Royaume, justement, de Carufel. Il s'agit de Toussaint Pothier, Ecuyer, Officier de milice, haut fonctionnaire sous l'Union, et seigneur de Maskinongé. Nous apprécions cette réalisation à Sainte-Ursule, village sis à quelques miles de Louiseville sur la rivière Maskinongé, d'un ensemble de propriétés comprenant manoir, moulin à farine de trois étages, hangars à grain, forge et étables. Le dessin est du au crayon de Louis-Emmanuel Carle qui achète l'ensemble le 28 septembre 1874 pour la somme de vingt-mille dollars. [Tiré des Annales de la Bonne Sainte-Anne. Remplissage couleurs: Emilien Ross].



Famille de Marie-Jeanne Frigon et
Emilien Ross, de Forestville.



Sur la photo: les filles, Lina, infirmière
Julie, médecin et Brigitte, jeune mère
de famille.

GLANURES - XIII

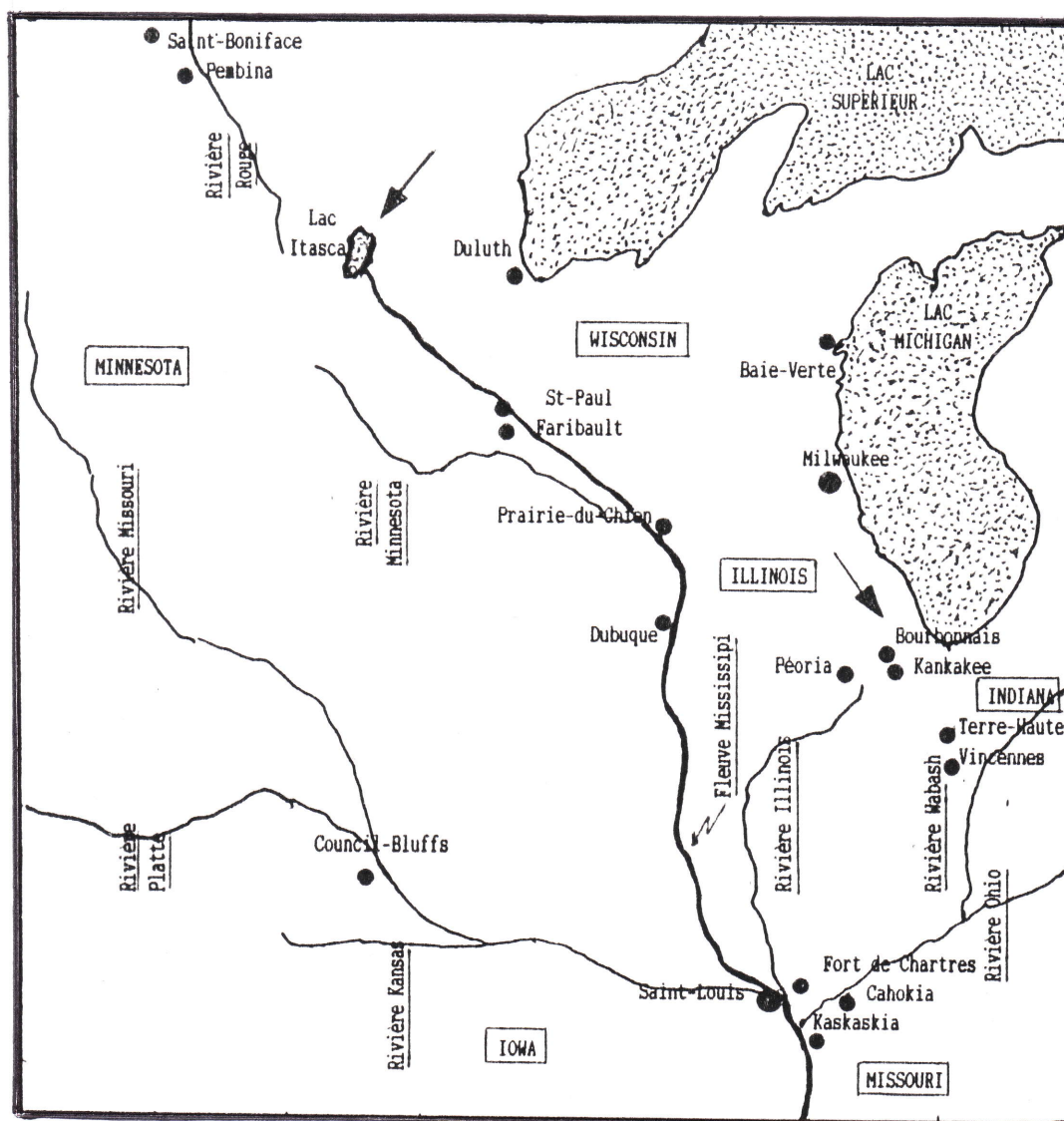
GLANURES : chroniques au passé et au présent. Anecdotes et portraits.
Dépêches. Parution au gré du scripteur.



Le «VINCENNES» voilier américain construit en 1826. Portant le nom de la ville de l'Indiana. François-Marie Bissoz, Sieur de Vincennes, officier canadien, y construisit un fort sous le Régime français. Il fut massacré par les Chicachas, alliés des Anglais, en même temps que beaucoup d'autres canadiens dont deux Jésuites. Touchant qu'on ait baptisé ce magnifique voilier du nom de notre compatriote martyrisé par les sauvages. Ce vaisseau eut une glorieuse carrière comme premier navire américain de recherche et d'exploration. Son parcours le conduisit aux pôles comme visiteur de l'Antarctique aussi bien que de l'Arctique, accostant aussi sur les côtes de l'Afrique pour arrêter les marchands d'esclaves et sillonnant les Antilles et le Golfe du Mexique à la poursuite des pirates.

CITATION. – Ptolémée, astronome du II^e après J.-C., disait de la géographie que c'est la science sublime qui lit dans le ciel l'image de la terre. – BAMBOULA. – Au Chad, un visiteur européen lui demandait que faisait son cousin. «Il est gardinier», dit-il. «C'est-à-dire?» «Il est gardien et aussi jardinier». – LAROUSSE. – «On peut parler seul, on cause toujours avec quelqu'un». – ILE JERSEY. – Fregon : personne autoritaire et entreprenante. Fregonner : activer, remuer avec un bâton [Patois historique et antique]. – GUY BIG HEART FRIGON. – « May the Great Creator hold you in the palm of His Hands ».

CARTE.



Au dix-neuvième siècle, l'Amérique s'ouvre aux immigrants du monde entier. Exerçant une forte attraction sur les populations européennes et détenteurs d'immenses territoires inoccupés, les Etats-Unis et le Canada accueillent les sujets défavorisés ou persécutés dans leur pays respectif. Répondant à un profond désir d'améliorer le sort de leur famille et des descendants, des cohortes d'immigrants débarquent sur les quais de l'Amérique, fuyant les conflits locaux ou les guerres ethniques, ramassant au passage des blonds scandinaves ou de ténébreux irlandais. C'était l'épopée vers l'Ouest. Des caravanes de convois transportant les pionniers et leur famille sillonnent les plaines de l'Ouest, du Mississippi jusqu'au Pacifique. La voie ferrée véhicule des colons par milliers en partant de centres portuaires importants comme New-York et Montréal. Ecossais, Anglais, Irlandais, Slaves, Vikings, Allemands, Européens de toute nation y compris des Français et des Belges émigrent en Amérique. Mais des Canadiens issus de familles nombreuses, dépourvus de ressources et n'espérant rien du patrimoine familial, embarquent aussi dans la parade. Leur cap vers l'aventure est au sud-ouest, destination les Illinois, territoires neufs, ou bien au sud-est en direction de la Nouvelle-Angleterre et de ses filatures.

Sous l'ancien régime, les missionnaires Français avaient été les premiers à pénétrer aussi loin que le Minnesota pour y apporter la civilisation auprès des Ojibwas et des Dakotas. En traversant le Wisconsin, les Illinois, le Missouri, ils avaient ouvert la route aux traiteurs et aux défricheurs. C'est à partir de la seconde moitié du dix-neuvième siècle que notre parenté, séduite par les récits des voyageurs, gagne ces territoires récemment libérés par les Indiens dont on a forcé le départ. Arrivés sans grands moyens, ils s'installent dans des huttes rudimentaires. La hache et la charrue sont les outils quotidiens. Ils remplacent le couteau et le fusil du traiteur comme le cheval succède au canot d'écorce. Ils sont là pour rester et s'établir. Malgré les difficultés, les ravages causés par les sautes d'humeur de la nature, les épidémies, les inondations, l'éloignement de la parenté, leur persistance aura sa récompense.

La carte montre cet immense territoire en développement de l'Illinois d'alors et situe les bourgs dont les premiers habitants ont été des Canadiens. **Prairie-du-Chien** et **Baie-Verte** ont été le théâtre des exploits de Joseph Rolette, audacieux négociant, et de sa famille; son fils, un autre Joseph Rolette, développa **Pembina** près de la frontière canadienne. Julien **Dubuque** est le fondateur de la ville de ce nom. Daniel Greysolon **DuLhut**, natif de Montréal, donne son nom à une ville du Minnesota. Au Missouri, les premiers sillons hébergeant les grains de blé ont été tracés par des Canadiens au **Fort-de-Chartres**, à **Saint-Louis**, ainsi qu'à **Cahokia** et à **Kaskaskia**. Originaire de Berthier-en-Haut, fils du très respecté notaire Barthélémy Faribault, Jean-Baptiste Faribault reçut une bonne instruction. Envisageant une carrière militaire qui fut refusée par ses parents, il entra au service de la Compagnie du Nord-Ouest en 1793 comme traiteur avec les sauvages du Minnesota. Il devint un personnage important et c'est son fils, Alexandre **Faribault**, qui fonda la ville du même nom en 1852. Ils sont considérés comme les pionniers du Minnesota.

Au printemps de 1739, les frères Pierre Mallette et Paul Mallette, hardis négociants originaires de Montréal, baptisent la **rivière Platte**, et se rendent jusqu'à Santa Fe au Nouveau-Mexique. Ils transigent avec les tribus indiennes et font du commerce avec les Espagnols. Jean-Baptiste Mallette, possiblement dans la même lignée, fonde un village là où s'élève la florissante ville de **Péoria** connue pendant longtemps sous le nom de «la ville à Mallette». Il attire à lui toute une cohorte de voyageurs Canadiens qui s'établissent au même endroit. **Vincennes** et **Terre-Haute** en Indiana doivent à des Canadiens les débuts modestes de leur bourg qui deviendront des villes prospères. Un bel hommage est rendu à ces Canadiens par les cartographes américains lesquels ont adopté et conservé une quantité de sites géographiques étatsuniens aux noms français: monts, pics, rivières et lacs identifiés comme points de repères par nos compatriotes, consacrés par l'usage et empruntés par les géographes de ce pays.

**« POUR ASSURER NOTRE ÉXISTENCE
IL FAUT NOUS CRAMPONNER À LA
TERRE, ET LÉGUER À NOS ENFANTS
LA LANGUE DE NOS ANCÊTRES ET LA
PROPRIÉTÉ DU SOL »**

[Inscription gravée sur le monument de Georges-Etienne Cartier à Québec]

PIONNIERS DE L'OUEST.



Huile sur toile de Cornelius Krieghoff (1855). Illustration de la vie que l'on trouverait misérable de nos jours mais qui était le lot de nos habitants à cette époque. Les chevaux peints par l'auteur sont généralement robustes et forts. Le cheval canadien est un croisement de l'animal normand et breton.

L'immense contrée que l'Intendance en Nouvelle-France désignait sous le vocable d'Illinois comprend maintenant trois Etats américains : le Missouri, l'Indiana et l'Illinois proprement dit [The Prairie State]. C'est en dépêchant des voyageurs canadiens vers le centre de l'Amérique, à partir de la côte est, tant sous le Régime français que sous le Régime anglais, que ces grands espaces ont été en tout premier lieu explorés par d'entrepreneurs aventuriers d'expression française comme Nicolas Perrot, Robert Cavelier de LaSalle, Louis Joliet, Gabriel Franchère, et les agents de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Nos Canadiens-français furent les premiers à pénétrer dans ces régions sauvages. En 1634, Jean Nicolet s'aventura jusqu'à Green Bay [Baie Verte] au Wisconsin. Mais avant lui, Etienne Brulé, interprète de Champlain, fonda un poste au Sault-Sainte-Marie en 1620. Ces promenades d'exploration furent inaugurées par Champlain lui-même qui dès 1615 atteignit un point à la côte ouest du lac Ontario près de la ville actuelle de Kingston.

Toute la région suscita un vif intérêt dès les débuts de la Nouvelle-France suite aux récits extravagants des aborigènes. Les routes naturelles que sont fleuves et rivières conduisaient vers cette terre mystérieuse où abonde le gibier, ne demandant que du courage et de l'intrépidité pour s'y rendre et en rapporter un magot en fourrures. Le missionnaire portant le plus loin possible le discours des Evangiles, précédait souvent le voyageur dans la bourgade indienne de l'Ouest. Le missionnaire, ayant appris le langage de l'occupant, sa présence avantageait sans doute le traiteur dans les négociations. Les Jésuites et les Récollets furent d'extraordinaires ambassadeurs de la France auprès des Cris, des

Sauteux, des Miamis, des Potawatamis, des Sioux du Dakota et de toutes les tribus apparentées de l'Ouest. Et dans leurs randonnées ils peuvent témoigner de la géographie du pays et des possibilités d'y établir une colonie. C'est le missionnaire qui prépare le terrain, qui groupe autour de lui les coureurs de bois fatigués, les chasseurs, les voyageurs et les traiteurs. En peu de temps, un fort est érigé. Une chapelle est construite et un village naît. L'étendard de la France flottera pendant cent cinquante ans sur les plaines de l'Ouest.

Pendant la période coloniale, la France, l'Espagne, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis ont tous réclamé ce territoire de chasse. Après la Conquête, et surtout suite à la Révolution étatsunienne, ces villages fondés par nos compatriotes devinrent américains de culture et l'élément français fut noyé par une forte immigration européenne. Délaissée par la mère patrie, cette population majoritairement illettrée, sans écoles pour instruire l'enfance, eh bien leurs descendants s'identifient rapidement à la culture du milieu, très différente de celle du Bas-Canada. Une génération suffit pour perdre la langue. Cependant ils conserveront leur religion. Pour que la flamme ne s'éteigne, l'Episcopat catholique dépêchera des prêtres anglophones en remplacement des missionnaires. A tout hasard, les Récollets et les Jésuites furent aussi chassés du Canada par l'Amirauté britannique et ne reviendront au pays que beaucoup plus tard.

Ces Canadiens d'expression française dérangent nettement les autorités américaines au même titre que les Indiens dont on voulait s'emparer des terres. Surtout après leur révolution contre l'Albion et l'obtention de leur indépendance. On convoitait le Texas, la péninsule hispanique floridienne, la Californie et le Nouveau-Mexique. Tout ce qui avait un caractère latin et bien sur catholique dérangeait. On voulait un rectangle étoilé sur la carte, d'une même couleur, pas de petits carreaux bleu ou vert. On finira par avoir la Floride, à raison de quelques sous par mille miles carrés, on chassera les Espagnols par la force du Texas et du Nouveau-Mexique avec la Californie en prime. Et lorsque s'installe l'américain, dont l'étendard étoilé remplace le cœur, en plus d'occuper le sol, il tend vers un nettoyage complet et efficace : chasser l'étranger même si c'est un pionnier d'origine hispanique ou francophone, s'emparer de ses biens par toutes sortes d'intrigues, faire voter des lois légalisant le dépouillement, en un mot faire maison nette et l'occuper.

On sait aussi que ces traiteurs, habitués à voir flotter le drapeau de la France, ne détestaient pas à l'occasion porter le coup de fusil contre les ennemis du moment, qu'ils soient Anglais, Américains, Indiens ou Espagnols; ils durent supporter diverses allégeances, soutenir le Fleur-de-lyzée, tolérer l'Union Jack, accepter de servir sous la bannière étoilée. Certains choix furent difficiles, en particulier...



Louis Riel. [1844 – 1885]. Il eut la malchance de naître dans une période très troublée de l'histoire de l'ouest canadien. Attendu qu'il avait de l'instruction, il s'imposa comme le porte-parole des Métis, ses compatriotes qui vivaient dans la misère, conséquence directe d'une abondante immigration de colons anglophones soutenus par le gouvernement du Dominion. Son histoire est possiblement la moins glorieuse de toute l'épopée de notre grand pays, le Canada. Mais il survit à nombre de personnages prestigieux. A Régina, lieu de son procès, une troupe de théâtre rejoue chaque année les principaux épisodes de ce procès à sens unique.

lors de la guerre de 1812 entre l'Angleterre et les Etats-Unis alors que l'issue fut incertaine pendant deux années. Les perdants dans ce conflit furent les Canadiens déjà établis dans les Illinois et les Indiens de plus en plus refoulés vers l'ouest et dépouillés de leur territoire par la marée montante des immigrants européens. Les différences de races et de croyances se traduisent souvent par de l'intolérance. A Sainte-Geneviève, village sis sur le Mississipi, la procession de la Fête-Dieu fut suspendue suite à des plaintes formulées par les protestants, disciples de Martin Luther.

Les voyageurs canadiens ne se pressaient pas pour se loger convenablement dans un patelin de leur choix; les liens avec la parenté de l'est ne tenaient plus et certains préféraient demeurer dans l'ouest, un pays qu'ils connaissaient. Dans ces grands espaces beaucoup plus ouverts qu'au Bas-Canada ils y trouvaient leur subsistance et toute une existence passée à glisser sur les eaux courantes ne préparait pas à la sédentarisation. Le voyageur canadien avait une réputation d'endurance et ses services étaient requis par les commerçants. Traiteurs Anglais et Américains avaient besoin des bras du payeur originaire de Batiscau, de Lachine ou des pays d'En-Bas. Lorsque la course aux fourrures reprit de plus belle après la Conquête, on fit appel aux canadiens pour ouvrir et opérer des postes de traite et négocier avec les premiers habitants du continent. Pour transporter sur de longues distances des ballots de marchandises, un seul d'entre eux remplaçait facilement trois engagés inexpérimentés.

La Compagnie de la Baie d'Hudson à qui appartenait les territoires de l'ouest et la Compagnie du Nord-Ouest, rivales jusqu'en 1821 [elles se disputaient féroceement les mêmes territoires de chasse], effectuaient des relevés cartographiques des régions sous leur contrôle et engageaient des guides et des payeurs éprouvés. Seuls les Canadiens avaient cette compétence, reconnue par nombre d'explorateurs qui en font état dans des écrits. Toutes les tâches leur furent confiées à partir du simple convoyeur jusqu'à l'ouverture et la gérance de postes. Mais c'est surtout comme guides et interprètes que nos voyageurs étaient recherchés.

Les fondations de maintes petites villes américaines de la vallée du Mississipi et du centre nord [Haut-Illinois], à l'époque coloniale et même après, ont été mises en place par des Canadiens ou des Français dont la principale activité était le négoce avec l'Indien. Soit pour leur profit personnel ou bien pour le compte de sociétés à charte. La Compagnie du Nord-Ouest eut jusqu'à deux mille personnes à son service et la Compagnie de la Baie-d'Hudson en avait autant. Leurs employés sillonnaient tous les territoires à fourrure et ne craignaient pas de braver les tribus indiennes les plus redoutées. Nombre de ceux-ci prirent femme et s'établirent à demeure. La femme blanche étant une rareté, d'aucuns épousèrent des Indiennes. Les descendants seront appelés des «Métis». Entre 1701 et 1731, la majorité des enfants baptisés à Kaskaskia avaient une mère amérindienne. Des notables et des bourgeois des deux origines, tant anglaise que française, épousèrent des jeunes filles du pays.

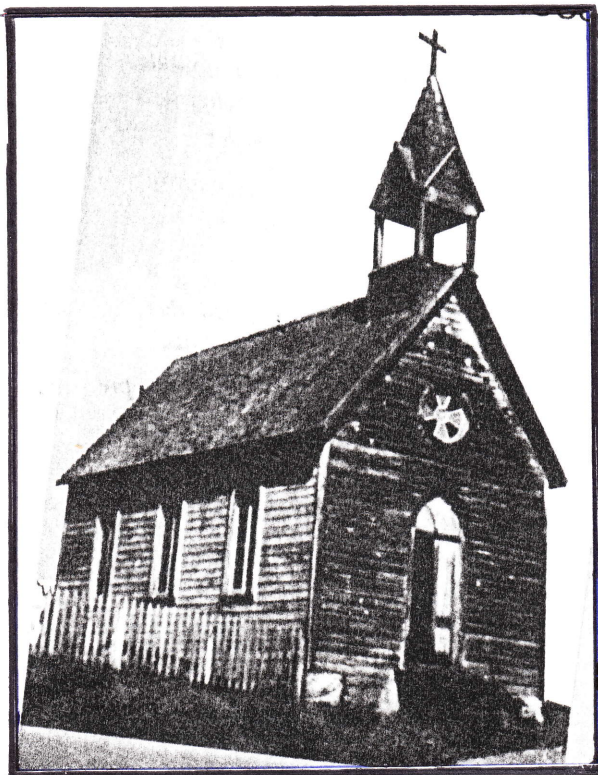
Dresser la liste des localités américaines ouvertes par des Canadiens en ajoutant tous les accidents géographiques aux noms français, empreintes de ces hommes courageux, inscrits sur l'immense carte étatsunienne se traduirait par un impressionnant catalogue. De nombreuses villes des Etats-Unis doivent leur existence à des Français. Bien souvent, l'autorisation de s'installer dans un endroit était accordée par un Chef sauvage, la parole servant de contrat. Notons que la ville de Saint-Louis [Missouri] a été fondée par Auguste Chouteau qui arriva dans la région à l'âge de quatorze ans, envoyé par un négociant de la Nouvelle-Orléans pour ouvrir un poste de traite sur la rive ouest du Mississipi. La ville doit son nom à Louis IX de France, canonisé en 1297. Française à ses débuts, la cité connut l'allégeance espagnole avant la conquête par les américains. Les éléments français et espagnols furent vite noyés par une massive immigration en partie irlandaise et allemande. Situé à un carrefour commercial au confluent de deux grands fleuves, l'Illinois et le Mississipi, cet excellent site était convoité par les négociants en fourrures. L'américain accapareur, avec les forces dont il dispose, appliquera

PIONNIERS... \ suite

l'étau de sa loi auprès des francophones, des hispaniques et des amérindiens chrétiens qui n'auront d'autre choix que de déguerpir. Les autres villages ouverts par les Canadiens aux Illinois inférieurs sont Cahokia (fondée en 1699 par des missionnaires), Kaskaskia [conquise par George Roger Clark et ses 175 volontaires en 1778], Sainte-Geneviève, Vincennes de même que beaucoup d'autres. Et que serait l'Amérique si tous les courageux exilés volontaires originant de la Nouvelle-France transportant avec eux leurs coutumes et leur style de vie comportant un fort taux de croissance selon la tradition canadienne avaient pu survivre intégralement? Un Canada plus grand ou un autre pays francophone?

«COUNCILLER» RICHARD FREGOE.

Grand-Prairie est une ville importante du Texas avec ses cent mille habitants et plus. Originellement appelée «Deckman» elle était plus connue sous le nom de Grand-Prairie, vocable qui demeura. Richard Fregoe, un descendant de l'ancêtre, était, à tout le moins en 1998, membre du conseil municipal représentant le district numéro quatre. Gradué de la Florida State University, il affiche un impressionnant dossier d'administrateur dans divers domaines. En raison de sa compétence, qu'on ne peut mettre en doute, ses concitoyens l'ont choisi pour bien les représenter au conseil de Grand-Prairie. Par ailleurs, nous ignorons s'il provient des Fregoe établis à Massena au début du dernier siècle.



Un village naît. La construction d'une petite église pour loger le missionnaire était l'étape suivant la fondation d'un petit village. Une petite église semblable à celle-ci a su braver les ravages du temps à Tadoussac, à l'entrée du fleuve qui mène au Royaume du Saguenay.

BOURBONNAIS ET KANKAKE.

En Illinois, la terre fertile drainée par la rivière Kankakee modulant la vallée et dessinant des courbes dans les alluvions d'une mer qui donna naissance à un lac nommé Michigan avant de disparaître, attira bon nombre de Canadiens d'expression française qui y fondèrent plusieurs villages. On ne connaît pas bien les raisons qui incitèrent nos compatriotes à quitter **Louisville** ou le **Cap-Saint-Ignace** et à s'engager avec femme et enfants dans une expédition hasardeuse jusqu'au sud de l'actuel Chicago. Possible que la crainte d'une reprise des troubles de 1837-1838 qui furent suivis par une féroce répression hantait les jeunes couples préoccupés par l'avenir de leurs enfants. Possible aussi que la forte immigration irlandaise transportant avec elle une épidémie cauchemardesque invitait à l'exode vers un pays moins peuplé au climat sain et où les petites terres [**Homesteads**] se vendaient un dollar et quart l'arpent donc accessibles à tout immigrant. Quoiqu'il en soit, les raisons devaient être bonnes pour justifier une promenade de plusieurs centaines de miles, partie en calèche tirée par deux chevaux, partie en canots et possiblement avec un court trajet en chemin de fer nouvellement inauguré : c'étaient les ressources

de l'époque pour se déplacer. On parle ici du millésime 1850 au moment où laissant le **Royaume de Carufel**, des jeunes couples quittaient parents et amis en quête d'un futur meilleur. «**Go West Young Man**» disait l'expression populaire. On la connaissait sans aucun doute.

Nos compatriotes connaissaient aussi l'Illinois. En 1837, **Noël Levasseur**, né le jour de Noël en 1799 à Saint-Michel d'Yamaska, voyageur et traiteur au service de **Jacob Astor**, achète un lot de quinze cents arpents de **François Bourbonnais**, autre voyageur et époux d'une métisse du nom de Josephthe Chevalier. Noël Levasseur est un pionnier de Bourbonnais, mais le second laissa son nom à une petite localité dans une région assez séduisante pour attirer quelques centaines de canadiens probablement sur invitation de nos missionnaires. Quelques voyageurs s'y installèrent et invitèrent la parenté du Bas-Canada à venir partager leur bonne fortune. On pense que **Charles Chiniquy** conduisit vers les Illinois, entre 1850 et 1852, des centaines de familles canadiennes. **Manteno**, autre village aussi fondé par un compatriote, doit son nom à une jeune fille de sang mêlé issue du fils de François Bourbonnais. Lors de la signature du **traité de Tippecanoe** au 20 décembre 1832, on lui attribue une terre en vertu de son statut d'indienne Potawatami. **Manteno, Bourbonnais, Kankake, Sainte-Anne, Martinton, Beaverville, L'Erable** et d'autres sont des villages qui accueillent les expatriés volontaires du Bas-Canada.

Vers 1852, des jeunes couples de Louiseville, Sainte-Ursule et Saint-Léon quittent le **Royaume de Carufel** pour l'Illinois n'emportant que l'essentiel. De toute notre parenté, ils sont les premiers à s'en aller aussi loin, à suivre les traces de leur ancêtre, François Frigon. Pas pour le même motif cependant. Ils veulent se fixer sur une ferme [**Homestead**], fonder un foyer, élever une famille, accepter de servir sous un autre drapeau. **Simon Frigon** et son épouse **Cécile Bergeron**, avec deux jeunes enfants et un autre possiblement né en route, accompagnés de **Joseph Frigon**, père et beau-père, ce dernier dans la soixantaine, laissant derrière eux une famille éplorée, émigrent aux Illinois. Nous ne connaissons pas l'année exacte ni le jour. C'est courageusement qu'ils entreprennent cette audacieuse randonnée en pensant qu'ils ne reviendront peut-être pas.

Simon Frigon épouse **Cécile Bergeron** le 29 août 1848 à Saint-Léon. On ne sait s'il eut des enfants de sa première femme, **Lucie Lemaître Lottinville**, très courte union de quelques mois seulement. On sait qu'il possédait une terre de 80 acres à **Martinton**. Au nombre des enfants issus du couple Joseph Frigon-Cécile Bergeron, un de ceux-ci changea complètement de nom. Dans les registres américains, il est identifié sous les prénoms de **Floorness** et de **Florentine**. On sait que **François Frigon** [Foomess] naît à Saint-Léon au Royaume de Carufel le 16 juin 1849. Certes il dut aller à l'école pendant un temps car il devint médecin et pratiqua sous le nom de **docteur Franck B. Florentine**. Et c'est sous ce nom qu'il fut inhumé à Saginaw [Michigan]. Il eut une carrière intéressante comme médecin et dans sa correspondance avec son cousin **John Fregon, d'Australie**, il écrivait qu'il avait étudié une année à Paris. Un de ses fils devint aussi médecin et un autre émigra au Mexique semble-t-il. Le docteur Florentine avait épousé **Marie André** le 20 janvier 1877 à Saginaw et il décéda le 1^{er} janvier 1919 à l'âge de soixante-et-neuf ans.

Des autres enfants de ce couple [**Simon Frigon\Cécile Bergeron**] établi à Martinton, on sait qu'il y eut **Souverian P. Frigon** [son prénom canadien est Séverin], né en 1850 [B. : 25 décembre], puis **Simon Joseph** né vers 1852, soit au Canada ou bien lors du voyage d'émigration. Ces deux derniers acceptent d'épouser respectivement devant l'autel **Arcélie Dionne** et **Célanire Dionne**, les deux soeurs. Les épousailles eurent lieu à Beaverville [Illinois]. Ce couple de Martinton ne généra que des garçons semble-t-il. **Seffler Frigon** [Trefflé] est né en 1858 et **Artis Frigon** (?) aurait vu le jour en 1861 à **Beaverville**. Quand à leur père, il se maria une troisième fois. Il épouse sa belle-soeur, Euphrosine Bergeron. Il décède le 2 octobre 1899 à Beaverville.

L'attrait des grands voyages frappe aussi d'autres couples proches de notre parenté. **Eléonore Frigon** et sa soeur, **Aurélié Frigon** sont les filles de **Olivier Frigon** et de **Madeleine Lupien**. Olivier était reconnu comme un bon menuisier à Louiseville. Ses deux filles éprouvent un tendre sentiment pour deux frères, **Charles Arseneault** et **Louis Arseneault**. Les épousailles prennent place à Louiseville : Eléonore épouse Louis le 7 octobre 1856 et Aurélié se marie avec Charles le 3 novembre 1857. Le registre stipule que Charles Arseneault est un résident de **Kankake [Illinois]**. Après le mariage, les jeunes couples quittent parents et amis pour les pays d'En-Haut. Les frères Arseneault avaient pris la sage précaution de se loger convenablement avant de convoler. Ils sont les fils de **Charles Arseneault** et de **Marie-Céleste Lemaître dit Auger**.

Chez la parenté Frigon, le prénom de Joseph était très en vogue. Un autre **Joseph Frigon**, époux de **Mathilde Poulin**, frère aîné de Joseph-Simon Frigon, donc fils de **Joseph Frigon** et de **Josette Savoie**, laissera lui aussi **Sainte-Ursule** avec sa petite famille vers la même époque. On sait qu'il décède à **Iroquois [Illinois]** le 2 octobre 1857 à l'âge de 46 ans. Le recensement de 1851 dénombre sa famille de Sainte-Ursule :

⇔ **Joseph Frigon, cultivateur, né en 1811.**

⇔ **Mathilde Poulin, âgée de 39 ans.**

Trois filles : Marie, Louise et Agnès.

Les garçons : 1.—Joseph (14 ans); 2.—Antoine (12 ans); 3.—Pierre (9 ans); 4.—Théophile (8 ans); 5.—Maxime (4 ans); 6.—Charles qui n'a qu'une année. Ils sont tous nés au Canada cependant que deux autres garçons sont possiblement nés aux Etats-Unis; ils sont **Hilaire-Eli Frigon** et **Athanase-Dennis Frigon**.

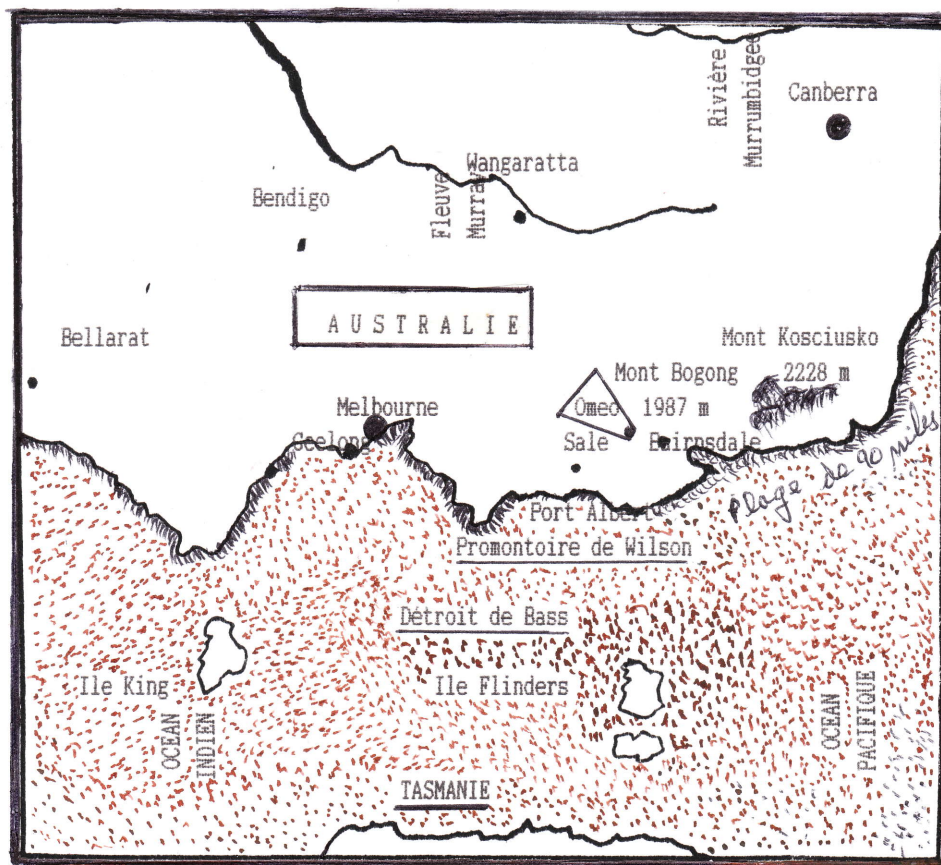
Mathilde Poulin, leur mère, décède aux Etats-Unis le 19 novembre 1880 âgée de 72 ans et elle vivait depuis 28 ans hors de son pays d'origine. Il est logique alors de placer le départ de Sainte-Ursule vers le millésime 1852, possiblement en même temps que son beau-frère Simon, plus jeune de seize ans. En ce court espace de temps, quatre familles de la parenté immédiate sont parties du Bas-Canada pour les plaines centrales de l'Amérique. Leur descendance deviendra américaine par la culture et la langue, certains éléments changeront de nom et de religion et, ce qui est bien dommage, le Canada n'a pas su garder ces belles familles.

PONTIAC. [1720 – 1769]. Guerrier Indien allié des Français. Chef des Outaouais, il combattit aux côtés du général Montcalm en 1755. Son désir d'unifier les forces vives des Indiens de toute l'Amérique afin de les soulever contre les Anglais, ne réussit qu'à demi. Il assiégea tout de même le fort de Détroit en 1763. Mal soutenu, il fut contraint de battre en retraite. Sa rébellion valut aux Indiens de l'Ouest une reconnaissance officielle de leur existence. Pontiac fut assassiné par un Illinois soudoyé par les Anglais.



L'AUSTRALIE.

L'Australie, continent méconnu situé aux antipodes, île gigantesque en partie asséchée par le soleil, sise entre l'océan Pacifique et l'océan Indien, fut l'objet d'explorations par les Hispaniques et les Hollandais avant sa prise de possession par **James Cook** au nom de la reine d'Angleterre en 1770. Les premiers colons arrivèrent en 1788 à **Botany-Bay** au nord de Sydney et débarquèrent le 26 janvier. Ce jour, proclamé «**Australian Day**», est la fête nationale du continent. C'est presque deux cents ans après les premiers peuplements des deux Amériques. Entre 1788 et 1850, les Anglais livrèrent 162,000 déportés des deux sexes dans ce continent, dont nombre d'enfants condamnés par les tribunaux pour des larcins mineurs. La colonisation de l'Australie a ceci de particulier que l'Angleterre envoya le surplus de ses prisons trop pleines. Ces "**convicts**" devaient pourvoir à leur subsistance par la culture sur les lieux mêmes de leur accostage et du même souffle, **l'Etat anglais** allégeait le fardeau financier que représentait l'entretien de ces "**mécréants**" qui ne devaient retourner en Angleterre sous aucun prétexte.



Carte de la péninsule australienne. Entre 1788 et 1850, l'Angleterre transporta 162,000 félons sur 806 navires, soit une moyenne de 200 par navire. En ajoutant un nombre égal de membres d'équipage, imaginons l'ambiance et l'atmosphère sur chacun de ces navires. **Matthew Everingham**, jeune homme de dix-sept ans, faisait partie de la «First Fleet» de janvier 1788. Son crime: aimant la lecture, il avait piqué deux volumes de droit chez un célèbre avocat. Il était alors âgé de quatorze ans. Condamné à sept ans de prison, il est envoyé en Australie. Sur le continent, il épouse une jeune fille punie pour avoir piqué un drap chez sa maîtresse en Angleterre.

Mais pourquoi si loin de l'Angleterre? C'était une forme d'assurance contre un retour probable au pays. L'accroissement de la population aux Iles Britanniques provoqua une augmentation de la criminalité et en perdant sa colonie d'Amérique, Londres devait trouver un autre endroit au-delà des mers pour loger ses repris de justice. Les Nouvelles-Galles-du-Sud et la Tasmanie, après Botany-Bay, puis l'île de Norfolk, devinrent colonies pénitencières. Hommes, femmes, gamins et gaminnes furent convoyés dans des coquilles flottantes sur une distance de 15,000 miles au cours d'un épuisant voyage avec arrêts au Brésil et en Afrique pour refaire le plein de provisions. Et pourquoi expatrier des enfants qui n'avaient commis que de menus larcins? Tout simplement parce que ces enfants avaient faim! Piquer un pain était punissable de prison au pays du calvinisme. La punition était sévère et sans aucune mesure au méfait quand on pense aux épreuves qui attendaient ces pauvres gens lors d'un pénible voyage de six mois en mer.

La colonisation de nouveaux territoires relève toujours de mobiles obscurs et la cause véritable du départ de contingents d'immigrants vers de nouveaux horizons est difficile à cerner. En plus de se débarrasser d'une classe encombrante de la société anglaise, à plus long terme, on y voyait une colonie susceptible d'alimenter la mère-patrie en bois de construction et en céréales. Mais il est vraisemblable de penser, a posteriori, qu'une faveur a été rendue aux descendants de ces pionniers d'humble extraction dont le sort aurait été bien pire s'ils étaient restés en Angleterre. On n'a qu'à relire Charles Dickens pour s'en convaincre.

Vieux continent soulevé de l'océan suite à des mouvements tectoniques, côtes cassées battues par des mers en furie et protégées par de dangereux récifs, entièrement situé au sud de l'équateur, exposé à un cuisant soleil, isolé, entouré d'eau, les paysages façonnés par la nature se différencient nettement des autres régions du globe. La faune en particulier se distingue et est représentée par de véritables fossiles vivants comme les kangourus, les koalas, les émeus et de gigantesques lézards. Sur une mappemonde, ce continent semble orphelin. Étalaé sur une quarantaine de degrés en latitude au-dessous de l'équateur dans l'hémisphère austral, sa situation le place dans la zone tropicale du globe. Et il n'est pas surprenant d'y trouver des plaines luxuriantes abritant des espèces animales pacifiques avoisinant des déserts arides abritant des serpents vénimeux ou encore des marais couverts d'une végétation inquiétante dissimulant de dangereux crocodiles.

La surexploitation des sols, déjà fragiles, et la coupe des arbres, furent très dérangeantes pour l'équilibre naturel du continent et sont, encore de nos jours, avec la salination, les causes d'une sécheresse toujours croissante que les quelques millimètres annuels de pluie ne peuvent endiguer. Au surplus, dès 1788, les pionniers transportèrent sur les navires des animaux domestiques voraces en herbages comme les boeufs, les moutons, les vaches, les chevaux, ce qui augmenta la décroissance de la mince couche végétale. La terre australienne est considérée comme aride et sèche et de cela, 40% est qualifié de désert. Déplorable aussi que les pionniers ne surent pas s'intéresser au reboisement. On a coupé abondamment. Les racines de ces arbres gardaient l'eau de pluie pendant un temps et en l'absence de végétation sérieuse, un haut taux d'évaporation assécha la terre. Il existe cependant une exception, qualifiée de «**croissant utile**», attendu que les Nouvelles-Galles-du-Sud, plus près de l'Antarctique, bénéficient d'un climat se rapprochant de la zone dite tempérée et constituent assurément la plus belle région du continent.

C'est en **Nouvelles-Galles-du-Sud** que les quelques rivières importantes du pays, tels les fleuves **Murray**, orienté d'est en ouest [1,632 km] et **Murrumbidgee** [1590 km] prennent leurs sources dans les **Alpes Australiennes** dominées par les **Montagnes Bleues**. Quant à la plus longue rivière du continent, la **Darling** [2450 km], elle se joint au fleuve Murray dans le sud mais son origine est nordique. Ces rivières jouent un rôle essentiel dans l'écoumène sub-austral, arrosant des vallées

enchanteresses entre **Melbourne** et **Canberra**. Zone tempérée, la croissance des espèces fruitières est excellente et, cas assez surprenant pour un canadien, on produit du raisin et du riz en plus de toutes sortes de céréales et de fruits exotiques. C'est dans cette région que se situe la petite ville d'**Omeo** qui accueillait un québécois, mineur et chercheur d'or, **Jean Frigon [John Fregon]** né à Louiseville au Québec en 1829.

MISSIONNAIRES DU VERBE.

Délia Tétreault, née à Marieville au Québec le 4 février 1865, inspirée par de nobles sentiments, désirait fonder une communauté de missionnaires porteuses de l'Évangile aux quatre points cardinaux. Avec l'appui de Mgr Bruchési, elle obtient du Pape Pie X le 30 novembre 1904 l'autorisation de créer un institut dans lequel les jeunes filles recevront une formation apostolique avant d'être envoyées en mission auprès des malades et des pauvres d'Orient sur demande pressante des prêtres des Missions Étrangères. Son École apostolique, fondée en 1900, compte déjà quatorze membres en 1902, et c'est sous le vocable de Soeurs Missionnaires de l'Immaculée Conception que sera connue l'oeuvre de Délia Tétreault, Mère Marie du Saint-Esprit en religion. Son oeuvre se perpétue en Afrique, aux Philippines, en Chine, au Japon et ailleurs dans le monde. Les soeurs missionnaires sont présentes dans quatorze pays et comptent plus de 750 membres. En septembre 1909, huit d'entre elles entreprennent un voyage de cinq mois en bateau vers la Chine, où elles sont encore présentes. La cause en béatification de Délia Tétreault est discutée auprès du Saint-Siège à Rome. Notre parenté compte une de ces missionnaires, **soeur Simone Frigon, m.i.c.** fille de **Théotime Frigon** et **d'Angéline Piché**. Elle passa une grande partie de son existence au Japon.



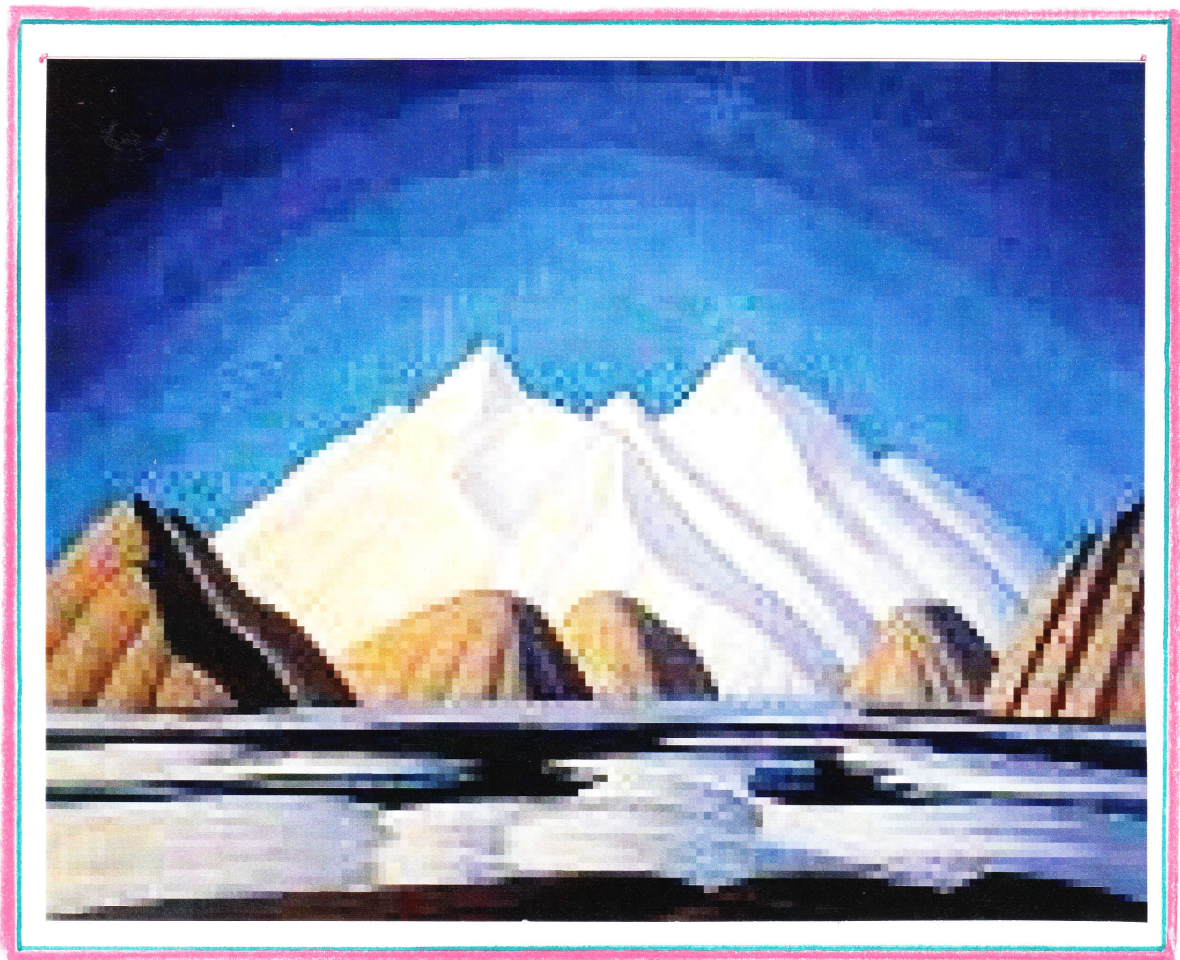
Tombeau de Délia Tétreault, décédée le 1^{er} octobre 1941, dans une maison de la communauté.

Scripteur : Robert Frigon, 9000 rue de l'Attisée, apt 6, Charny, P.Q. G6X 1H8.

GLANURES - XIV

GLANURES : chroniques au passé et au présent. Anecdotes et portraits.
Dépêches. Parution au gré du scripteur.

INDIAN PRAYER : « Almighty Father please grant that I may not criticize my neighbour until I have walked a mile in his mocassins »



BAFFIN ISLAND. C'est le nom de cette peinture, exécutée en 1930 par Lawren Harris, membre du « Groupe des Sept ». Elle dépeint avec un vif éclat un paysage de l'Arctique en hiver. Pendant soixante-et-dix ans elle aurait été la propriété d'une personne qui ne voulut pas divulguer son nom. Le 29 mai 2001 elle est vendue aux enchères par la maison Joyner de Toronto. Ken Thomson, magnat des médias écrits, considéré comme l'homme le plus riche au Canada, en fait l'acquisition pour la somme de deux millions deux cent mille dollars. Et apparemment, il aurait fait des envieux.

[National Post Online, 30 mai 2001]

LES PREMIERS PEUPLES.

Anasazi, expression appliquée par les indigènes aux premiers humains qui occupèrent le sol des Amériques. Le vocable, signifiant «The Old Ones», est aussi l'expression d'une culture, celle de civilisations disparues dont les vestiges, témoins muets du passé, qu'ils soient sous forme de pyramides ou de sculptures, attestent de connaissances saisissantes en architecture et en astronomie, et d'une adresse admirable développée sur des générations. Les plus vieux vestiges d'une présence humaine en Amérique, découverts en Alaska, datent d'au moins 15,000 ans et c'est sur un pont terrestre que les premiers américains gagnent le continent en provenance de l'Asie. Leur dispersion à travers les deux continents d'Amérique tenait surtout à des causes purement matérielles car les aliments sont liés aux ressources du pays et aux habitudes de ses habitants ainsi qu'à leur environnement. Mais on voit que Navajos, Apaches, Hopis, Mayas, Incas, Aztèques, possédant des traits physiologiques semblables, doivent provenir d'une souche commune.

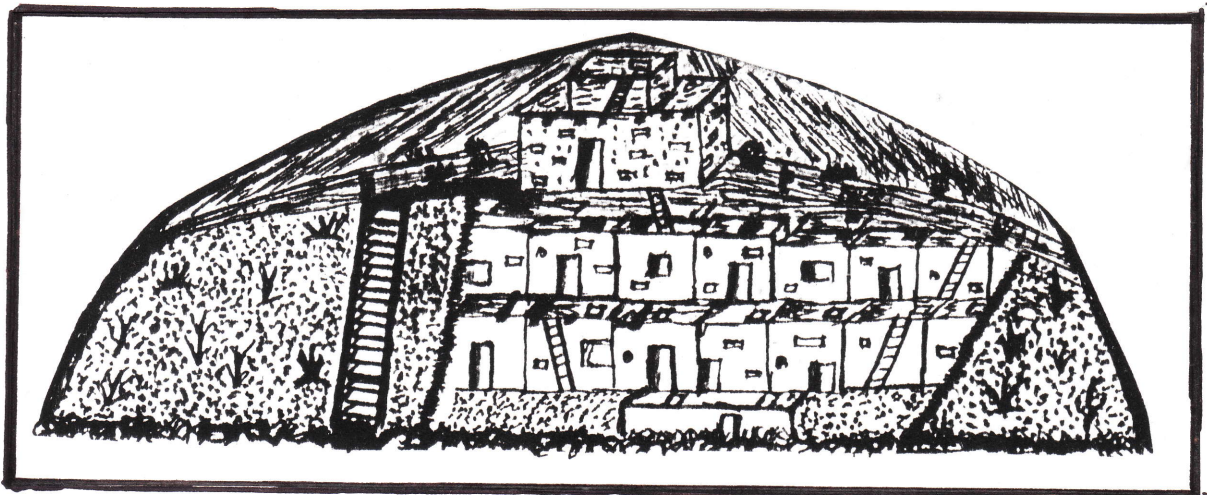
On estime que dès 10,000 ans avant j.-C, le Sud-ouest des Etats-Unis connaissait une occupation humaine intense. Selon les études effectuées par les spécialistes sur le peuplement américain, près de 70 millions d'indigènes devaient peupler les deux Amériques avant l'arrivée des européens. Au XVIème siècle ils n'étaient plus que 30 millions dont seulement une vingtaine de milliers au Canada. Cette chute dramatique, contraire aux lois de la génétique, n'aurait pas encore reçue d'explications valables et l'arrivée des européens lesquels, supposément, transportaient des maladies contagieuses, n'en serait pas la cause.

Certains artefacts, témoins matériels qui ont survécu aux épreuves du temps, retrouvés sur les sites archéologiques, prouvent que ces peuples faisaient du négoce depuis les Grands-Lacs jusqu'au Pérou; ce commerce intertribal comprenait des coquillages marins des rives de l'Atlantique et même des objets en cuivre du lac Supérieur. Il est établi que ces échanges devaient servir d'objets de culte ou de luxe. Outre des métaux comme le cuivre, on trafiquait aussi les biens de consommation. Car ces peuples cultivaient, en plus du maïs, les fèves, les courges ainsi que quantité d'autres légumes comme la tomate.

Les premiers humains américains étaient des chasseurs; ils s'habillaient de peaux; ils étaient des nomades; puis lorsqu'ils décidèrent de s'installer, ils s'adonnèrent à l'agriculture; le développement de techniques artisanales conduisit au tissage de vêtements en coton recouverts de parures. Rappelons qu'ils savaient aussi travailler le métal et la pierre. Cependant en termes de créations et d'inventions, l'indien américain était en retard sur les découvertes de l'Ancien Monde et sur les instruments auxiliaires du travail et en particulier sur l'usage des animaux de traits.

Il est malheureusement impossible de trouver des archives de cette époque les écrits sur papier n'étaient pas connus; il ne reste que des témoins matériels qui ont survécu aux épreuves du temps. Il aura été possible cependant de construire des théories à partir de spéculations et d'archives orales consignées par les ecclésiastiques espagnols des premiers temps de la colonisation européenne, en interrogeant les anciens, porteurs de la mémoire ancestrale, témoins de la culture de leur pays.

On peut reprocher à ces peuplades leurs cruelles pratiques religieuses comprenant des sacrifices humains, le plus souvent de jeunes enfants. En harmonie avec la nature, religion et nourriture sont intimement liées. Sous prétexte d'apaiser la colère des dieux du ciel et de la terre, dans une vaste salle où brûle de l'encens, des individus sont sacrifiés par



Coupe d'un tumulus [Mound] construit par les indigènes de civilisations perdues. Un tel édifice, appelé pueblo par les Espagnols, pouvait abriter jusqu'à 300 familles. Le pueblo désigne à la fois le village et le peuple qui y habite. Construit de pierres et de torchis, on y accède de l'extérieur par un escalier tandis qu'à l'intérieur des échelles conduisent aux divers appartements, dont la salle des sacrifices.

d'impitoyables officiants au nom de leur foi. On égorge, on arrache le coeur, on boit le sang. Rien n'indique que l'offrande sacrifiée aux dieux apaisait leur colère et que ce n'est pas en vain qu'une victime ait été immolée sur les autels du paganisme. Parions qu'en dehors de ces offrandes, d'excellentes récoltes et de bonnes chasses se succédaient quand même.

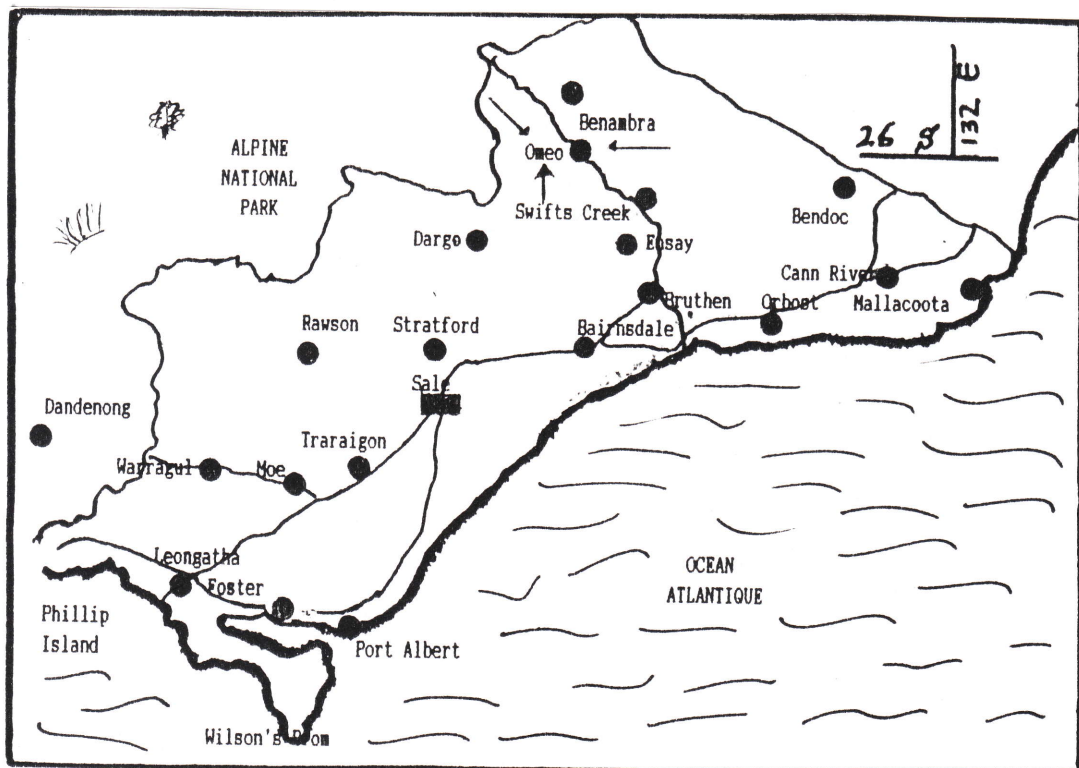
On peut déplorer la disparition de grandes civilisations au Mexique, au Yucatan qui ne laissent comme héritage des monuments gigantesques mais c'est sans doute l'Espagne en se procurant par la force les trésors pour orner ses cathédrales et ses palais qui tira le plus d'avantages des razias de ses conquistadors. Quel héritage nous laissent ces civilisations? Il est certain que l'apport du Nouveau Monde changea les conditions de vie et de croyances de la vieille Europe. Ils nous légèrent certes l'appétit des métaux précieux comme l'or et l'argent et le goût des pierres précieuses finement ciselées qui firent l'étonnement et l'admiration de l'Ancien Monde.

Soulignons l'oeuvre pastorale des missionnaires Franciscains, frères mineurs de Saint-François d'Assise, lesquels dès 1573 atteignent les côtes de la Floride et sous l'insistance de Philippe III d'Espagne gagnent les Indiens à la cause de la religion. Selon la méthode bien éprouvée, ils adoptent leur mode de vie, vivent avec eux et par leur exemple, amènent à la chrétienté tout un troupeau de nouvelles brebis. "Deux motifs qu'il est permis aux souverains d'allier, lorsque l'un ne nuit pas à l'autre, la religion et l'intérêt, avaient fait désirer aux monarques espagnols la conversion de ces Indiens; en les rendant catholiques on civilisait des hommes sauvages, on se rendait maîtres d'une contrée vaste et abondante : c'était ouvrir à la métropole une nouvelle source de richesses et acquérir des adorateurs au vrai Dieu". [« Voyage autour du monde » Louis-Antoine de Bougainville]. En 1655, plus de 26,000 indiens sont catholiques; une semence qui ne s'est pas encore tarie.

Comment expliquer l'extinction de ces opulentes civilisations? Résumons par quelques opinions. Considérons comme première étape la découverte du Nouveau Monde par l'Ancien Monde. Puis vient ensuite l'époque de l'exploration, révélatrice de fabuleuses richesses. La conquête au nom de la Foi sert de mobile pour s'emparer de ces richesses. Enfin la disparition due à diverses causes comme la famine, les épidémies, les guerres tribales et de castes. Mais il en resta quand même assez de ces jeunes couples d'aborigènes pour repeupler toute l'Amérique du Sud.

OMEIO: NOUVELLES-GALLES-DU-SUD.

Nous incluons dans nos «Glanures» cette carte maison de la péninsule sud-est de l'Australie désignée comme les Nouvelles-Galles-du-Sud [New-South-Wales] comprenant la parcelle que les citoyens appellent «Gippsland» d'après un des gouverneurs de l'île, Sir George Gipps. Cette luxuriante fraction du continent réunit toutes les conditions climatiques d'une zone dite tempérée que lui procure sa position géographique avantageuse. Les courants marins soulèvent de l'humidité que les vents font circuler sur la péninsule en brassant l'atmosphère et l'influence maritime associée aux pics élevés des Montagnes Bleues favorise l'écoulement des eaux de pluie ou de fonte des neiges. Bien qu'élevée du niveau de la mer, et quelque peu bosselée, et accidentée, la vallée de l'Omeo se prête bien à l'agriculture, à l'élevage et au tourisme.



Omeo, petit bourg touristique au pied des Alpes Australiennes, sis à 400 kilomètres au nord-est de Melbourne. Milieu de prairies et de fermes d'élevage. Notable différence avec la rude cité du temps des chercheurs d'or. Fait maintenant partie d'une zone touristique offrant détente et plaisirs aux vacanciers.



GAETAN FRIGON. - Président-directeur général de la Société des Alcools du Québec. Conduit une Jaguar avec chauffeur, aux frais de la Société. Il fait partie des hauts fonctionnaires du gouvernement de la Province de Québec. Fils de Jean-Baptiste Frigon et de Madeleine Cloutier, il est né à Saint-Prospère de Champlain. Son père opérait un magasin général. Initié jeune au commerce, il fait une carrière dans le marketing chez Eaton et Steinberg. Nommé à ce poste par Lucien Bouchard.

Montagnes Bleues, dalles d'acheminement du minéral et plus encore. Encastrés dans les «Alpes Australiennes», sculptés parmi les grès tectoniques figurent des monts importants comme le mont Bogong [1987 m] et le mont Kosciusko [2,228 m] dont les sommets sont enneigés durant l'hiver austral, de juin à août. Cette terre accueillait Jean Frigon, fils de Joseph Frigon et de Josette Savoie, vers les 1852, dont nous parlerons dans un prochain article.

Soeur Véronica Roy, des « Sisters of St. Joseph » de Concordia au Kansas, après d'intenses recherches, publiait un document fort imposant sur les patronymes Hébert et Frigon, tous deux dans sa parenté immédiate. Dans un chapitre, elle identifie la famille du couple Joseph Frigon/Josette Savoie, les deux originant de Louiseville au Québec. De Jean Frigon, un des fils, elle ne dit rien, ne connaissant pas sa destinée. C'est par l'intermédiaire du réseau Internet que l'on put apprendre, vers 1997, d'une dame Joan Trail que ce Jean Frigon émigra en Australie. Sa grande-tante, Augustina Hoppner, était l'épouse d'un John Frégon dont les grands-parents étaient justement Joseph Frigon et Josette Savoie du Canada.

Omeo est le nom aborigène pour «plaine» et est mentionné dans les écrits du naturaliste John Lhotsky qui l'entrevit du haut des Alpes Australiennes. L'endroit accueillait un premier pionnier, James McFarlane, vers les 1835, lequel s'installa dans les plaines et sur les coteaux dans le but de pratiquer l'élevage des brebis et d'autres animaux domestiques. A l'exemple de ce pionnier, d'autres citoyens, aussi bergers et vachers, le rejoignent pour éventuellement former une petite collectivité pastorale. Bien placé à un carrefour, le village servit de transit aux «squatters» se dirigeant plus au sud. La découverte de filons aurifères vers les 1852 transforma cette paisible bourgade en une tumultueuse communauté cosmopolite obéissant à la loi du plus fort.

Une narration fictive de cette époque, titrée «Robbery Under Arms», bien connue dans la littérature anglosaxonne, fut écrite par le juge Thomas Alexander Brwone sous le pseudonyme de Rolf Boldrewood, magistrat chargé de faire respecter la loi dans les Hautes Plaines de Gippsland. Selon lui, cet endroit fut le plus rude de tous les champs aurifères d'Australie. La fièvre de l'or s'arrêta brusquement avec la disparition des filons au bout d'une vingtaine d'années. Omeo se plaît à offrir aux touristes les vestiges de cette époque, encore présents sous toutes sortes de forme: cratères creusés de main d'homme, tunnels percés dans le flanc des

FAMILLE DE JOHN FREGON ET ELIZABETH MCCOY.

Nom de l'individu	Date	Endroit	Notes
John J. Francois Fregon [Augustina Hoppner]	N.: 11 juin 1866 M.: 20 juin 1894 D.: 5 septembre 1953	Omeo, Australie Bruthen, Australie	Correspond avec le Dr Florentine (Frank Frigon)
Charlotte Elizabeth Fregon Aucune mention de son mariage	N.: vers 1869 M.: S.: 6 avril 1954	Omeo, Australie Brighton, Australie	
Alexander Fregon [Rose Kathleen Carroll]	N.: vers 1871 M.: inconnu D.: 24 février 1949	Omeo, Australie Inconnu East Brighton, Australia	Ont une bonne descendance
Hoset Fregon	N.: vers 1873 S.: 3 février 1877	Omeo, Australie Omeo, Australie	
Herely Rachel Fregon [William Bradley]	N.: 20 septembre 1874 D.: 17 mars 1960	Omeo, Australie Camberwell, Australie	Ancêtre de John Riddell
Alice Maud Fregon	N.: vers 1876 S.: 31 juillet 1889	Omeo, Australie Omeo, Australie	
Hoset Marie Fregon	N.: vers 1878	Omeo, Australie	Manque de renseignements
Angus Semy Fregon [Kate Elizabeth Duggan]	N.: vers 1880 M.: inconnu D.: 13 février 1956	Omeo, Australie Inconnu Red Cliffs, Australie	Legs important à l'Eglise Anglicane (Village de Fregon)
Eva Grace Vantilles Fregon	N.: vers 1880 D.: 21 août 1924	Omeo, Australie Carlton, Australie	Manque de renseignements
Francis Leny Flore Fregon	N.: vers 1884 D.: 27 juin 1917	Omeo, Australie Grande guerre, France	Soldat
David Edward Henry Fregon [Lillian Amelia Francis]	N.: 3 septembre 1884 M.: inconnu D.: 30 avril 1940	Omeo, Australie Inconnu Oakleigh, Australie	Eurent une bonne descendance

NOTE : selon John Riddell, en 1985, la descendance de John Fregon et d'Elizabeth McCoy se chiffrait dans le voisinage de 400 individus incluant bien entendu celle des filles qui s'unirent à de jeunes Australiens. Les renseignements sur les Fregon d'Australie nous sont fournis par Raymond Frigon d'Ottawa, fondateur de notre association de familles. Joan Trail, descendante de Augustina Hoppner et John Riddell, de la lignée de William Bradley, ont été les personnes qui effectuèrent les recherches nécessaires sur le continent australien. En avril 2001, John Riddell et son épouse vinrent au Canada et furent les invités de Raymond et de Georges E. Frigon de Saint-Boniface. A ce dernier endroit, ils furent témoins d'une importante tempête de neige de printemps qui laissa une forte impression. Ils en conserveront longtemps le souvenir.

JOHN FRIGON : AUSSIE.

Canadien-français émigré en Australie vers le milieu du 19^{ième} siècle, Jean Frigon, né le 2 mai 1829 à Louiseville au Québec, est le fils de Joseph Frigon et de Josette Savoie. Jeune enfant, il accompagne sa famille dans son déplacement en direction de Bourbonnais dans les Illinois. On rappellera que plusieurs citoyens originaires de Louiseville ont abandonné leur terre pour aller s'établir dans une colonie naissante au sud de l'actuel Chicago. Probablement sous l'incitation des missionnaires colonisateurs comme l'abbé Charles Chiniquy, ardent propagandiste d'une émigration massive vers les Etats-Unis, lequel parcourait les campagnes en claironnant son slogan favori : « Du pain, de l'espace, de la liberté ». C'est à Bourbonnais que se rassemblent, en plus des parents Joseph Frigon et Josette Savoie, Joseph Frigon fils, époux de Mathilde Poulin et l'aîné de la famille, Simon Frigon et sa femme Cécile Bergeron, Olivier Frigon et sa femme Clémentine Soucy. S'ajoutent à ce groupe deux demoiselles Frigon, Eléonore Frigon et Aurélie Frigon, filles de Olivier Frigon et Madeleine Lupien, épouses respectives de Louis Arsenault et Charles Arsenault. C'est donc une communauté familiale qui se groupe dans la même région. On doit s'aider, s'épauler, se soutenir dans les épreuves.

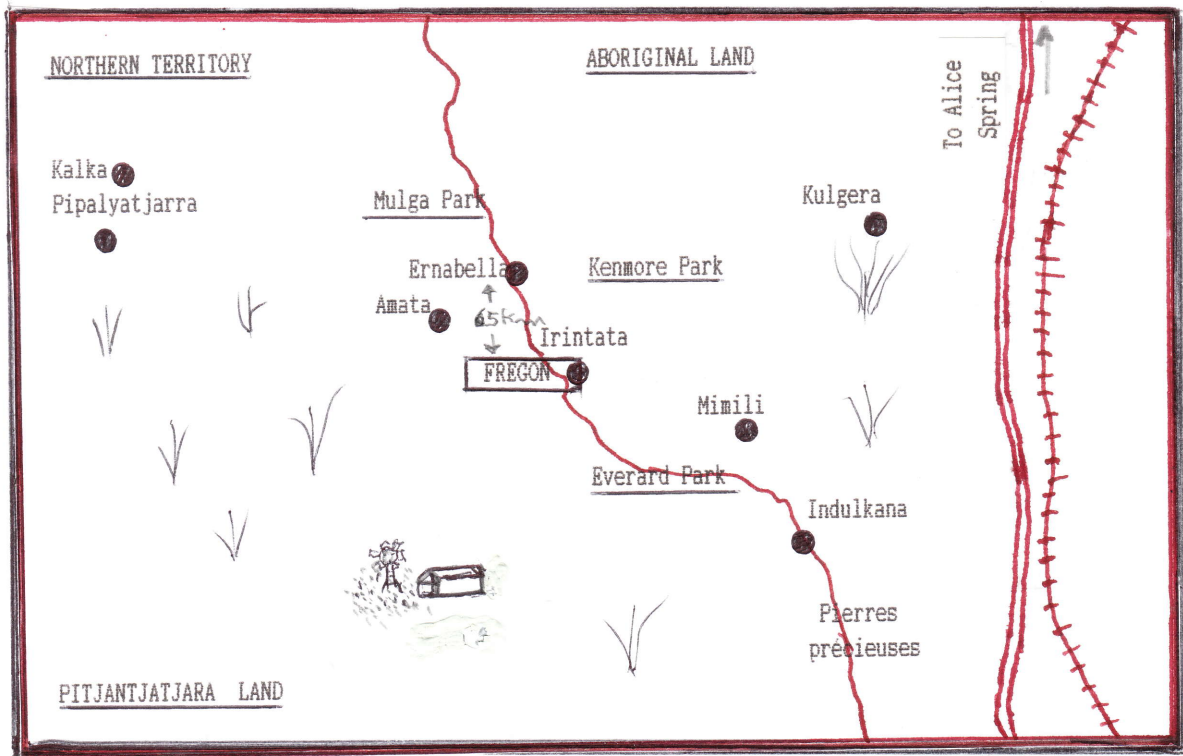
Les enfants épousent des amis d'enfance tout comme dans leur patelin d'origine; mais avec les ans, ce groupuscule se disperse tout d'abord dans le voisinage immédiat : Kankakee, Papineau, Beaverville, Martinton; leurs déplacements, dont les causes nous sont inconnues, couvrent aussi bien le Dakota et le Kansas que plus au nord vers Edmonton en Alberta ou Saint-Boniface au Manitoba. A notre connaissance, à Bourbonnais, il n'y a plus de descendants provenant de la première fournée parentale d'il y a un siècle et demi et cela depuis fort longtemps. Mais ces Frigon ont généreusement essaimé dans les prairies tant canadiennes qu'américaines. Un de ces derniers ira beaucoup plus loin quittant même le continent.

C'était une dangereuse traversée qu'entreprenait Jean Frigon. Hanté par les récits de ses grands-parents sur les voyages de ses courageux ancêtres, il ne craignait pas de s'aventurer dans un périlleux voyage de milliers de kilomètres sur un voilier. Partant de Boston, il dut longer la côte est des deux Amériques, contourner le Cap Horn par le détroit de Magellan puis traverser toute l'étendue de l'Océan Pacifique sans escale, soit naviguer sur la moitié du globe terrestre. Arrivé en Australie quelques cinq mois plus tard, l'eau pure et les aliments frais auront vite fait de réparer un organisme anémié nourri aux biscuits de mer.

Que fait-il sur le continent? Il doit d'abord s'adapter aux variantes climatiques et culturelles très différentes de ce qu'il connaissait. Quel contraste entre les Illinois avec ses hivers rigoureux et les Nouvelles Galles du Sud au régime climatique variant entre 15 et 30 degrés Celsius à l'année longue. Il n'y a pas que le climat qui est agréable. Le « Gippsland » est un territoire de prairies enchanteresses contournant lacs et rivières et de montagnes boisées bourrées de gibier. Il doit aussi s'adapter à un mode de vie différent : labourer avec des boeufs, se déplacer à dos de cheval sur de grandes distances, s'initier à la tonte et à l'élevage des moutons, apprendre à chercher de l'or dans les ruisseaux de montagnes, se renseigner sur les dangers que présente une nature sauvage et par-dessus tout, ne pas succomber à l'ennui.

Jean Frigon épouse une jeune fille de seize ans, Elizabeth McCoid (McCoy), née à Edimbourg en Ecosse le 9 novembre 1846. Ses parents émigrèrent en Australie vers 1855. Ils s'établissent sur une terre à « Swift Creek », non loin d'Omeo. Les deux bourgs se voient. Comment se connurent-ils? Il arrive que cette jeune fille de seize ans, anglicane, accepte pour époux un canadien-français catholique âgé de trente-quatre ans au mois de mai 1863. Elle donnera treize enfants à la société australienne dont plusieurs survivront. Jean Frigon, devenu John Frigon, décèdera le 20 avril 1886 à Omeo; son épouse Elizabeth McCoy laissera la terre australienne le 18 août 1927.

COMMUNAUTÉ ANANGU.



Ce schéma maison, inspiré de diverses cartes tirées du réseau Internet, présente une partie du territoire Pitjantjatjara localisé dans le centre de l'Australie entre le Territoire-du-Nord et l'Australie Méridionale. C'est une immense zone aride et desséchée de plus de un million de kilomètres carrés, très peu peuplée, cédée aux aborigènes qui ont pour mandat de l'administrer. Parsemée de petites agglomérations distancées par des dizaines de kilomètres les unes des autres, cette gestion consentie de mauvaise grâce aux aborigènes par l'Etat australien leur accorde le pouvoir de se libérer d'une certaine dépendance. Il était aussi désirable de sédentariser les autochtones en les groupant autour de missions chrétiennes et de dispensaires médicaux. C'est par un acte du parlement de l'Australie-du-Sud adopté en 1981 que les aborigènes de la Communauté Anangu [Anangu Community] récupèrent des territoires qui en fait leur appartenaient. Cette carte est tracée afin de bien localiser le village de «FREGON».

ETHNIES. – Il est généralement admis que les aborigènes d'Australie vinrent de l'Asie il y aurait 40,000 ans profitant d'un passage pédestre soit lors d'une période de glaciation soit lors d'un bouleversement tectonique et que leur migration s'effectua du nord au sud. On admet également que le peuplement primitif des Amériques résulte d'une migration de chasseurs en provenance de l'Asie profitant d'un lien terrestre entre la Russie et l'Alaska alors que le détroit de Béring n'était pas encore formé, il y aurait 12,000 ans, et que le déplacement des générations successives s'effectua aussi du nord au sud. Mais un observateur sagace dira que c'est là l'unique comparaison que l'on puisse faire entre les Aborigènes d'Australie et les Indiens d'Amérique. Ces premiers peuples n'originent certainement pas du même endroit. Leurs descendants possèdent beaucoup trop de caractères différents : couleur de la peau, forme du crâne, stature, physionomie, traits de visage, nature des cheveux, habitudes alimentaires et le reste. L'Indien d'Amérique à la peau cuivrée est un seigneur-comparé au bushman à peau très noire du Pitjantjatjara.

LA COMMUNAUTÉ DE FREGON.

L'occupation des territoires les plus avantageux par les arrivants européens eut pour effet de refouler les aborigènes dans le «outback», expression qui désigne les zones arides les moins favorables à l'agriculture au coeur du continent. En un sens l'impact colonial aurait été funeste sur les premiers habitants de ce pays, habitués qu'ils étaient d'ériger leur campement là où se trouve leur nourriture. En les groupant autour des missions, l'administration continentale était plus en mesure de leur venir en aide de même que le pasteur qui vivait avec eux connaissait bien leurs besoins.

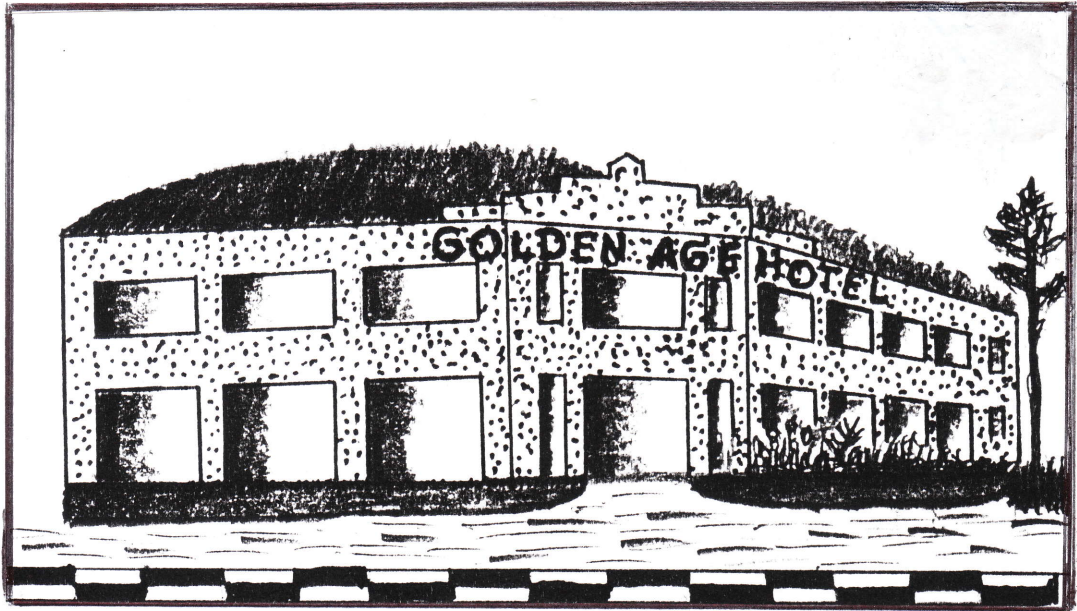
ANGUS SEMEY FREGON, fils de Jean Frigon, était conscient qu'il fallait améliorer les conditions de vie de ces pauvres gens. Nous ne connaissons pas dans le moment la nature de ses activités mais il devait être à l'aise. Décédant en 1956 dans des circonstances assez mystérieuses selon la rumeur, la lecture de son testament révèle qu'il lègue une somme importante, comprise entre 5000 et 10000 livres, à l'Eglise Presbytérienne d'Ernabella, argent qui devront servir à la création d'une communauté distincte. Citons un extrait d'une lettre que signait Tim Dunning, directeur de l'école Anangu Fregon adressée à Joan Trail, chercheuse des Fregon d'Australie, que traduit Raymond Frigon d'Ottawa pour le bénéfice de la parenté: «Un monsieur Frigon du sud de l'Etat de Victoria légua un certain montant d'argent à la Mission presbytérienne fondée autour de 1930 à Ernabella, située à une soixantaine de kilomètres de l'actuel Fregon. Au début de 1960, plusieurs familles quittèrent Ernabella pour former une communauté à part. Le déménagement fut en partie financé par la donation de monsieur Fregon et, pour l'honorer, on attribua son nom à la nouvelle communauté».

En honorant un village d'Australie du nom de notre ancêtre, c'est là l'expression de l'estime que devait avoir Angus Fregon dans sa communauté. Mais, direz-vous: «Pourquoi ce don à l'Eglise presbytérienne plutôt qu'à l'Eglise romaine?» L'explication nous est fournie par Joan Trail.

Au moment de leur union, une entente avait été conclue par le couple Fregon/McCoy à l'effet que les enfants nés du mariage appartiendraient à l'une ou l'autre des deux religions: Anglicane ou Catholique, sempiternelles rivales en Jésus-Christ. Par respect pour la croyance de la mère, les filles devront adhérer à la religion anglicane alors que les garçons devront entrer dans le sein de l'Eglise catholique, règle qui fut suivie jusqu'à un certain point. Cette dualité de culture religieuse dans la famille, on s'imagine bien, devait être le théâtre de vigoureuses discussions. Toujours est-il qu'Angus Semey Fregon, ne voulant pas se faire traiter de «papiste», adopta la religion de ses soeurs.

En terminant citons Peter Brown, de l'Australian National University, Canberra: «La France décerna la Légion d'honneur à tous les Anciens Combattants australiens de la Grande Guerre. On ne saurait négliger l'impact qui se fait sentir encore sur les relations entre les deux pays du fait que 180 000 volontaires australiens ont combattu sur le front de la Somme, où le tiers d'entre eux a péri». L'ancêtre des Fregon d'Australie perdit deux membres de sa lignée dans cette épouvantable guerre; un fils, Frank Leny Flore Fregon et un petit-fils, Christopher (Roy) Alexander Fregon dont la mère était Augustina Hoppner. Tous deux périrent en France la même année 1917.

L'HOTEL GOLDEN AGE.



Dans une réponse à une lettre qu'adressait le docteur Frank Florentine de Saginaw [Michigan] à son cousin James Fregon, le fils aîné des Fregon d'Australie, datée du 21 juin 1916, il mentionnait que la famille était «...so well fixed with so much land and hotel». Nous supposons que ce James Fregon avait été baptisé sous les prénoms de John Joseph Francis et qu'il avait un fils répondant aux prénoms de Christopher (Roy) Alexander Fregon, soldat, mort en France sur les champs de bataille en 1917. Ce correspondant résidait à Omeo. Nous savons aussi, suite aux renseignements fournis par Joan Trail et John Riddell, que l'ancêtre John Fregon, grand voyageur né à Louiseville au Québec et migrant vers l'Australie en passant par Bourbonnais [Illinois] avec embarquement à Boston vers 1852, construisait un hôtel au milieu des années 1870 dans son village d'adoption, OMEO. Au décès de John, en 1886, son épouse Elizabeth conserva la licence d'opération et loua la propriété. Le feu ravagea ce premier établissement en 1890 et Elizabeth reconstruit par après. C'était un imposant édifice de trois étages au nom prometteur de «Golden Age Hotel».

Nous savons aussi que James Fregon souhaitait la construction d'une voie ferrée laquelle, écrivait-il, ajouterait de l'importance à sa ville et à son commerce. Le projet, bien que fort avancé, ne se réalisa pas. L'Australie, membre de l'Empire britannique, entre en guerre contre les Boches aux côtés des Alliés. C'était la Première guerre mondiale. Et malgré certaines difficultés économiques soulevées par l'arrêt des recherches sur l'or du Gippsland, Elizabeth McCoy Fregon réussit à conserver son bâtiment au moins jusqu'à sa mort survenue en 1927. Une douzaine d'années plus tard, l'édifice brûla de fond en comble. Mais on reconstruisit. Tel qu'illustré dans le schéma ci-haut, l'hôtel actuel a fière allure.

LES ALPES AUSTRALIENNES SELON JULES VERNE.

Jules Verne, auteur des "Vingt mille lieux sous les mers", merveilleux conteur d'aventures, dans son remarquable roman "Les enfants du capitaine Grant", décrit, sans les avoir vues, les "Alpes australiennes". Publié en 1868 à Paris, dans son tome II, au chapitre XXVIII, il en fait une peinture très imagée alors que les personnages de son roman doivent traverser tout le continent d'est en ouest. A cheval et en chariot tiré par trois boeufs, ils abordent une

immense barrière qui coupait la route dans le sud-est. "C'était la chaîne des Alpes australiennes, vaste fortification dont les capricieuses courtines s'étendent sur une longueur de quinze cent milles, et arrêtent les nuages à quatre mille pieds dans les airs. Le ciel couvert ne laissait arriver au sol qu'une chaleur tamisée par le tissu serré des vapeurs. La température était devenue supportable, mais la marche difficile sur un terrain déjà fort accidenté. Les extumescences de la plaine se prononçaient de plus en plus. Quelques mamelons, plantés de jeunes gommiers verts, se gonflaient ça et là. Plus loin, ces gibbosités, accusées vivement, formaient les premiers échelons des grandes Alpes. Il fallait monter d'une manière continue, et l'on s'y apercevait bien à l'effort des boeufs dont le joug craquait sous la traction du lourd chariot; ils soufflaient bruyamment, et les muscles de leurs jarrets se tendaient, près de se rompre. Les ais du véhicule gémissaient aux heurts inattendus que l'habile conducteur ne réussissait pas à éviter; il choisissait les passages praticables, pour ne pas dire les passes, car tous ces ressauts du sol figuraient autant d'écueils entre lesquels le chariot choisissait le meilleur chenal. C'était une véritable navigation à travers ces terrains houleux. Tâche difficile, périlleuse et il fallut se frayer à la hache un passage au milieu d'épais fourrés d'arbustes. La route s'allongea de mille détours que d'inabornables obstacles, hauts blocs de granit, ravins profonds, lagunes suspectes, obligeaient à faire. Au soir, on campa au pied des Alpes, sur le bord du creek de Cobongra, sur la lisière d'une petite plaine couverte d'arbrisseaux hauts de quatre pieds, dont les feuilles d'un rouge clair égayaient le regard".

Dans son roman, Jules Verne écrit que la chaîne des Alpes australiennes est peu épaisse et sa base ne s'étend pas sur une largeur de huit milles. Ses personnages, les voyageurs, atteignirent le plus haut point du passage, deux mille pieds environ. Il ajoute: "Ils se trouvaient sur un plateau dégagé qui laissait la vue s'étendre au loin. Vers le nord miroitaient les eaux tranquilles du lac Omeo, tout pointillé d'oiseaux aquatiques, les vastes plaines du Murray et les nappes verdoyantes du Gippsland, ses terrains riches en or et ses hautes forêts". Jules Verne était assez bien renseigné sur la géographie de l'Australie. Le scripteur de ces lignes confesse que ce puissant romancier était l'auteur préféré de son enfance et qu'il faisait siennes les angoisses de Mary et Robert Grant soulevées par la disparition de leur papa, le capitaine Grant.

Lexique:

Courtine: au figuré, rideaux de verdure.

Extumescences: enflures, bosses.

Gommier: arbre qui secrète de la résine.

Gibbosité: objet élevé en forme de bosse au-dessus du paysage environnant.

Ais: planches de côté du chariot.

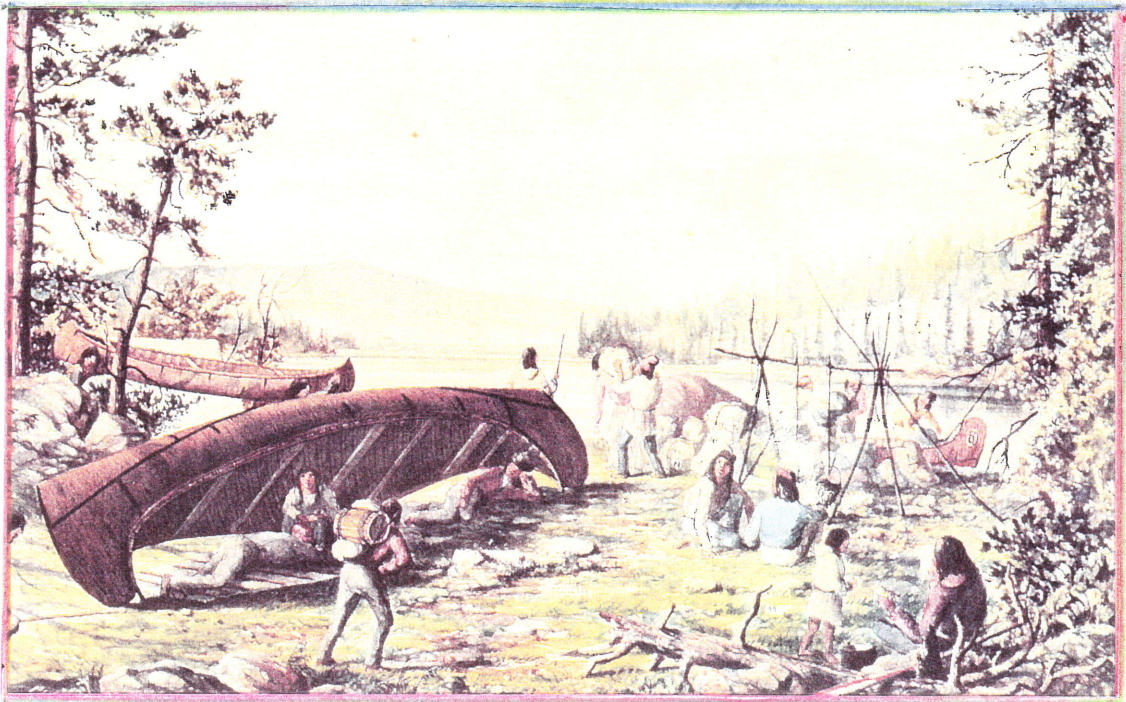
Ressaut: saillie sur un plan horizontal.

Creek: ruisseau asséché.

« JOURNAL D'UN PATRIOTE EXILÉ EN AUSTRALIE (1839 – 1845).

François-Maurice Lepailleur, né en 1806, était un rescapé des troubles qui balayèrent le Haut-Richelieu en 1837 et 1838 et que Colborne dut réprimer par la force. Des 875 prisonniers politiques canadiens de toute origine qui furent jetés dans des cachots, une bonne douzaine périt sur la potence tandis que cinquante-huit condamnés à mort virent leur peine commuée en exil. François-Maurice Lepailleur fut un de ces derniers. Sa faute : avec des camarades, il organisa le vol des armes que possédaient les Mohawks à Kahnawake de connivence avec certains Indiens

qui leur préparèrent un guet-apens. Faits prisonniers, ces quelques Patriotes furent conduits en prison à Montréal. En septembre 1839 il s'embarque sur le voilier « Buffalo » pour expier sa peine. Il restera cinq ans et quatre mois dans un camp de travaux forcés à Longbottom situé entre Parametta et Sydney. Longbottom était un camp temporaire recueillant les prisonniers politiques. Ce camp était situé à mi-chemin entre Parametta et Sydney, distants de 24 kilomètres. Bien avant la fin du 19^{ième} siècle, les baraquements furent détruits pour faire place à la municipalité de « Concord ». Nos Canadiens furent employés à la construction des chemins et comme aide fermier. François-Maurice Lepailleur était un maçon et un peintre. Des cinquante-cinq canadiens qui revinrent au pays, un seul resta en Australie cependant que deux sont morts là-bas. Celui dont les descendants devinrent des Australiens a pour nom Joseph Marceau. Sa jeune épouse, Mary Barrett, âgée de 19 ans, lui apportait une petite fortune avec sa dot. De toute évidence, son intérêt majeur était en Australie. Une rue de « Concord » porte le nom de Marceau. Quant à François-Maurice Lepailleur, il avait reçu une bonne instruction et il écrivit un journal qu'il rapporta. Fascinante lecture que mettaient à la disposition du public « Les éditions du Septentrion » en 1996. Nous avons en mains une copie de cet émouvant témoignage.



LES VOITURES D'EAU. – Peinture de William Armstrong illustrant l'usage par les Indiens du canot d'écorce qui servait aussi d'abri contre les intempéries . C'est le canot qui permet aux pionniers d'ouvrir le pays, de l'explorer, de le cartographier. Comme on le voulait léger, on le construisit de languettes de cèdre et d'écorces de bouleau, à la manière indienne. Fidèle serviteur pendant des siècles, il épousait toujours la même forme, mais sa grandeur variait. Pour transporter des pelleteries, il fallait un canot de 36 pieds alors qu'un canot de 6 pieds accommodait une famille indienne ou deux voyageurs. [Indiens préparant leur canot, sur la Baie Georgienne].

Scripteur : Robert Frigon, 9000 Attisée #6, Charny, P.Q. Tel. : (418) 832-4924

GLANURES - XV

Glanures: chroniques au passé et au présent. Anecdotes et portraits. Dépêches.



«En plein hiver». Peinture de la chute Montmorency par James P. Cockburn. En hiver, les gouttelettes qui s'accumulent et gèlent, forment un "pain de sucre", bien connu des résidents. La cataracte est d'une hauteur de 274 pieds, plus haute que les chutes Niagara. C'est Champlain qui lui donna son nom.

THEATRE EN NOUVELLE-FRANCE. - Le premier établissement stable en Nouvelle-France a été la fondation de Québec par Samuel de Champlain en 1608. Mais d'autres tentatives de colonisation ont aussi été faites dans notre Nouvelle-Ecosse actuelle, ce qui était l'ancienne Acadie, auxquelles Champlain lui-même participa. Nous, du Québec, ne connaissons pas bien l'histoire de la Nouvelle-Ecosse. Mais au moins durant quelques années, entre 1605 et 1608, une tentative d'implantation a été effectuée par "Jean de Biencourt, sieur de Poutrincourt, seigneur de Marsilly, baron de Guérard en Brie, seigneur de Guibermesnil, baron de Saint-Just en Champagne". Il fonda sa colonie à Port-Royal dans la baie de Fundy, établissement maintenant connu sous le nom d'Annapolis Royal. Marc Lescarbot, avocat à Paris, accompagnait le découvreur et notait les principaux événements. Il écrivit une pièce de théâtre qui fut jouée le 14 novembre 1606 à Port-Royal par la troupe du "Théâtre de Neptune en la Nouvelle-France". Elle met en présence Poutrincourt, le grand Sagamos, et quelques aborigènes qui l'accueillent à son arrivée en terre acadienne. Sagamos est un nom sauvage signifiant "Capitaine". Un premier sauvage s'adresse à lui: "Arrête, Sagamos, arrête toi ici, et écoutes un Dieu qui a de toy souci. Si tu ne me connois, Saturne fut mon père, je suis de Jupiter et de Pluton le frère". Le deuxième sauvage, tenant son arc et sa flèche en mains, donne pour son présent des peaux de castors, puis s'adresse au Grand Sagamos:

« Voici la main, l'arc et la flèche
 Qui ont fait la mortèle brèche
 En l'animal de qui la peau
 Pourra servir d'un bon manteau
 A ta hauteesse
 Reçois donc de ma petitesse
 Cette offrande qu'en ta grandeur
 J'offre du meilleur de mon coeur »

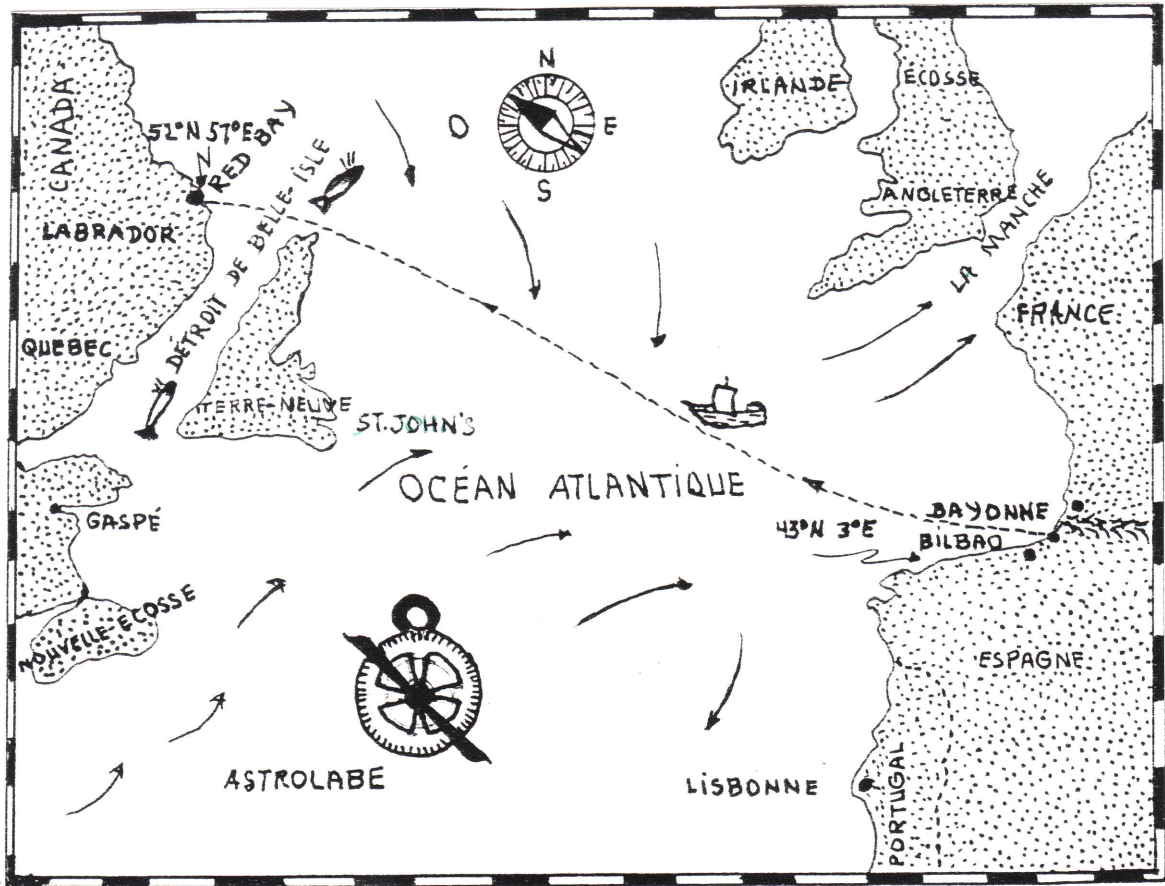
On s'amusait dans la colonie naissante de Port-Royal; c'est aussi à cet endroit que Champlain inaugure « L'Ordre du Bon Temps ». La pièce de Marc Lescarbot est possiblement la première oeuvre théâtrale jouée en Amérique. Notons que cet établissement fut l'objet de conquêtes tant par les Anglais que par les Bostonnais. Durant ce temps, la France ne s'occupait pas de ses colonies lointaines.

LES BASQUES.

Dans nos «Glanures» précédentes, nous avons traité de quelques sujets se rapportant au peuplement de l'Amérique tant par les blancs que par les autochtones. Un court article, titré «Porte maritime vers Cathay» dans notre «Glanures – X», traitait des voyages de Christophe Colomb lequel cherchait un passage vers les Indes pour son Roi mais atterrit plutôt sur l'île Hispanola, dans la République Dominicaine d'aujourd'hui. Mais l'ardent désir de ses matelots consistait à trouver et ramener de fabuleuses quantités de pièces d'or. Sur cet aspect, ils furent très déçus. Il fut aussi question de la frénésie de conquête qui s'empara des petits rois de l'Europe suite aux aventures de Magellan et de Marco Polo. Puis nous avons suivi les traces des premiers blancs européens, les Espagnols, colonisateurs de la Floride. (Voir «Glanures – XI»). Dans notre douzième document, un court papier sur « Les premières traces au Nouveau Monde » traite du passage de l'Asie aux Amériques par le détroit de Béring des premiers occupants du territoire et de leur dispersion dans l'axe nord-sud des Amériques. «Glanures – XIV» nous présente une observation sur les «Anasazis», générique désignant les premiers peuples de l'Amérique, leur culture et leur quasi extinction. En continuité, nous abordons, dans ce document, un sujet trop peu connu du citoyen moyen. La présence des Basques sur les côtes canadiennes avant Jacques-Cartier et bien avant Champlain. Ils s'y adonnaient à la chasse à la baleine.

Certains prétendent que dès le millésime 1500, les côtes de Terre-Neuve et du Labrador étaient fréquentées par les pêcheurs Portugais, Basques et Espagnols. A cette époque, l'Espagne et le Portugal, les deux puissances ibériennes, se partageaient les mers. Et les deux pays catholiques ne pouvaient et ne devaient pas se quereller au sujet de terres lointaines. Alors, fait assez inusité, on soumet le problème à l'arbitrage de Rome. Le Pape Alexandre VI avait dû, par la bulle « Inter coetera », en 1493, tracer une ligne de démarcation qui passait à 176 milles à l'est des Açores et rejoignait les deux pôles: toutes les terres découvertes ou à découvrir à l'est de cette ligne appartiendraient aux Portugais et toute la partie à l'ouest était dévolue à l'Espagne. Selon la bulle d'Alexandre VI, le Canada devait être espagnol. La France n'accepta jamais cette décision papale. Par malheur, la ligne du patriarche ne partageait pas l'autre versant de la terre, de sorte que l'Extrême-Orient convenait parfaitement aux deux parties, aux Anglais et surtout aux cruels Hollandais.

Les Pyrénées séparent la France de l'Espagne et sur ses flancs vivent une race fière, industrielle, jamais dominée quelque soit l'envahisseur: Celtes, Romains, Berbères. Au moindre danger, les Basques, maîtres de la montagne, disparaissaient. Mais les riverains, sur la côte Atlantique, étaient des pêcheurs et des navigateurs, accoutumés aux sautes d'humeur de la baie de Gascogne dont les eaux agitées se brisent sur les falaises. Et les tempêtes

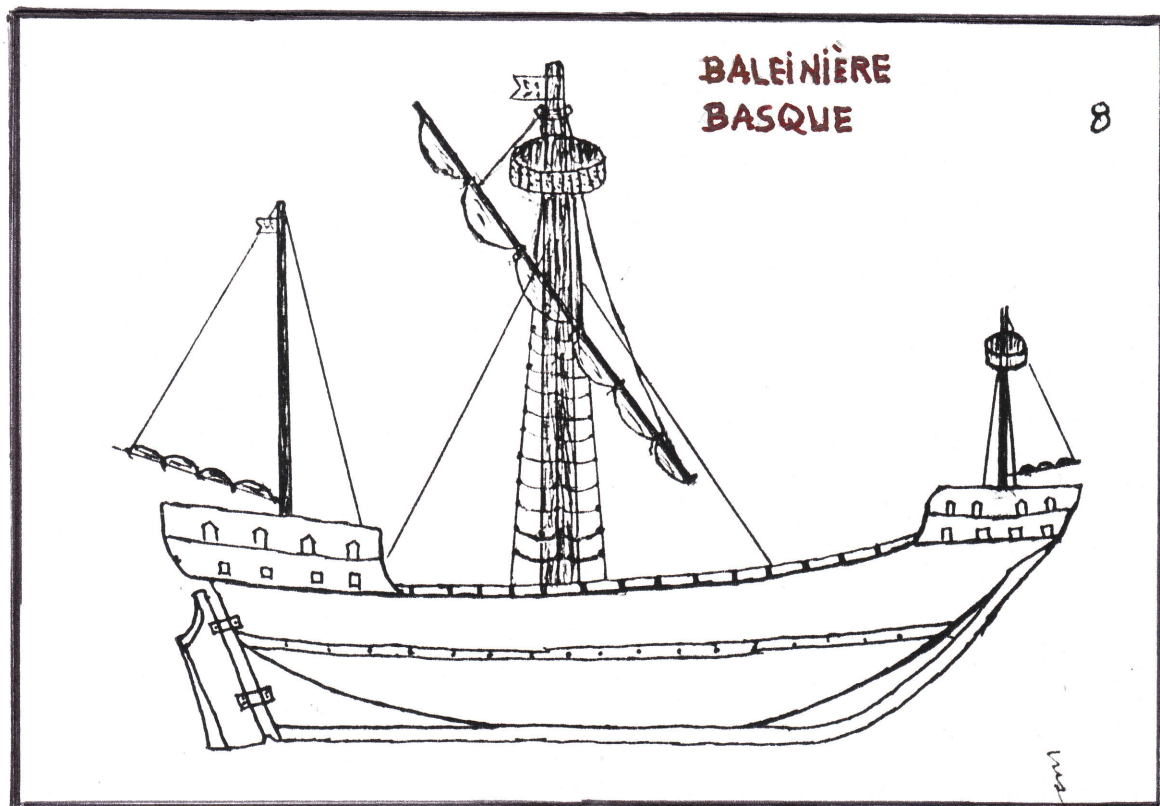


DE BAYONNE A RED BAY. - Carte-maison montrant la route que devaient emprunter les Bretons et les Basques pour passer de la chaleur au froid, soit de l'Atlantique sud à l'Atlantique nord, à travers vents forts, tempêtes et banquises. Voyage de plus de 3000 miles, plus long à l'aller qu'au retour. Le pilote estimait la direction à l'aide des étoiles et de l'astrolabe.

soulevées par la furie des océans ballottant les barques faisaient partie du quotidien des pêcheurs basques. Les éléments ont favorisé le développement de courageux et hardis marins qui furent peut-être les premiers à traverser l'Océan Atlantique.

Les activités reliées à la mer profitent à toute la population d'un village cotier. Le charpentier construit navires et chaloupes alors que le forgeron, magicien du métal, fabrique arquebuses et fers angles. Ces ouvriers spécialisés en voiles, cordages, calfeutrage, et ces artisans tonneliers, tous vivent de la mer. Maraîchers et bouchers alimentent marins et pêcheurs. Les marchands garnissent les soutes des navires tandis que les bourgeois prêtent leur argent espérant un bon retour. Tout le village parle de voyages, et ceux qui reviennent racontent leurs aventures, donnant l'envie à d'autres d'en faire autant.

Selon René Bélanger, dès 1500 et même avant et pendant une centaine d'années, les Basques ont pratiqué la chasse à la baleine sur les côtes du Labrador alors que les morutiers Bretons envahissaient les bancs de Terre-Neuve. La population ibérique, profondément religieuse, observait avec rigueur les coutumes fixées par la religion catholique. Or l'Eglise de Rome avait édicté de trop nombreux jours maigres alors que l'habitant devait se nourrir de poisson. Leur aliment venait de la mer. Il fallait le quérir et aller le chercher de plus en plus loin, même au-delà de l'Atlantique.



Dans un document de T. E. Layng, titré " Cartes géographiques du seizième siècle se rapportant au Canada " (1958), il est écrit que " ...des flottilles de bateaux pêcheurs venues du Portugal, d'Espagne, de France et d'Angleterre apparurent sur les côtes bordant le Canada dès 1503. Etant donné l'emplacement des Grands Bancs, il est raisonnable de supposer que le littoral avoisinant, soit le sud de Terre-Neuve, était connu... ". Dans ses chroniques, Jacques Cartier écrivait qu'en 1534, il y avait un millier de pêcheurs basques et bretons sur les côtes du Labrador et ces rivages étaient fréquentés depuis plusieurs années. On peut donc supposer que le Saint-Laurent était aussi connu des pêcheurs basques qui séjournèrent à Tadoussac. Même constat pour le Cap-Breton et le port de Gaspé. Le mérite de Jacques Cartier aura été de prendre possession du pays au nom du Roi de France. Les Bretons, les Basques et les Portugais étaient des pêcheurs commerciaux. Les jours ouvrables étaient comptés. Ils ne se souciaient nullement de trouver un passage vers l'Orient pour le Roi.

De Biarritz, de Bayonne, de Saint-Jean-de-Luz, de Saint-Sébastien, partaient chaque année au début du printemps de capricieux petits navires montés par de courageux marins pour revenir à la fin de l'automne avec des cargaisons de morue salée ou des barriques d'huile.

Sur la côte du Labrador, à quelques milles de Blanc-Sablon, il existe un petit village du nom de Red Bay, séparé de l'île de Terre-Neuve par le détroit de Belle-Isle. Cet étroit goulet reliant l'Arctique à l'Atlantique est emprunté par les baleines dans leur migration annuelle.

Cette pratique aurait été signalée bien avant le millésime quinze cent car ce n'est pas par hasard que les caravelles ibériques s'ancraient à cet endroit à tous les printemps. La baie grouillait de barques alors que les caravelles se remplissaient de tonneaux. On parle de navires de 90 pieds de long, construits dans les chantiers navals de Bilbao ou de San Sebastian, contenant quelques centaines de barriques. " Les Basques utilisaient des vaisseaux de 200 à 400 tonnes, montés par des équipages de 40 à 70 hommes " [René Bélanger...].

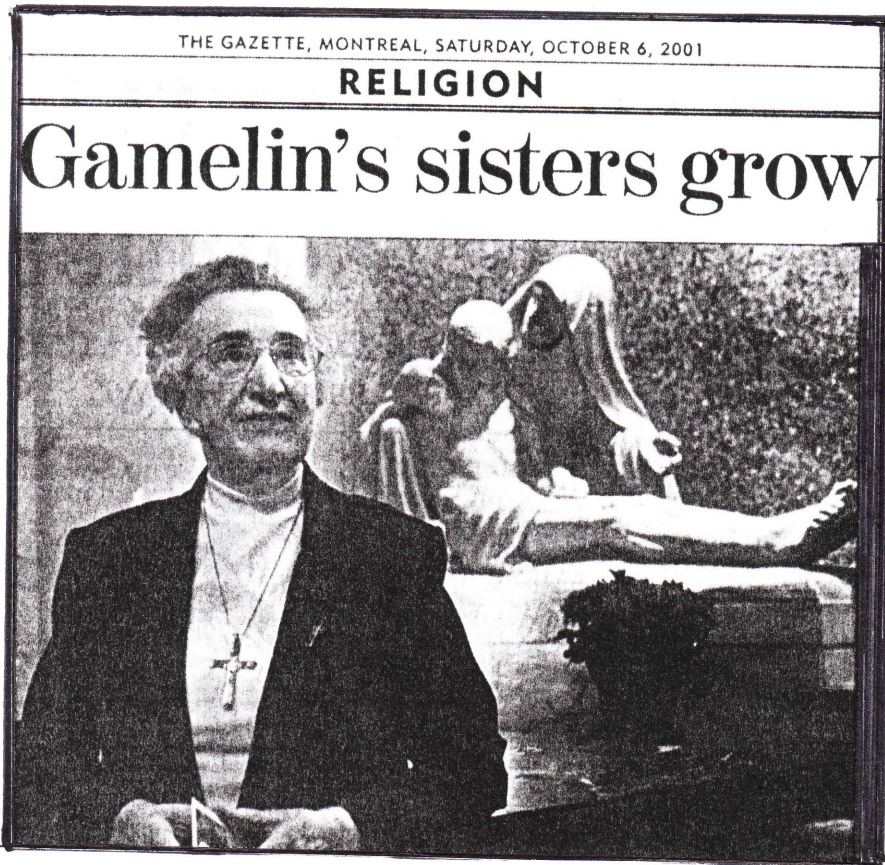
Ces intrépides marins basques ont poursuivi les activités sur les bancs de Terre-Neuve et la côte du Labrador une centaine d'années avant l'occupation de notre territoire par les Français. Certains considèrent cette époque comme une période creuse de l'épopée canadienne. Ouvrez un livre d'histoire. La nôtre débute en 1534 alors que le malouin Jacques Cartier plante une croix à Gaspé. Mais bien avant lui, les Basques et les Bretons ont aussi planté des croix sur les tombes de leurs concitoyens décédés lors d'expéditions de chasse et de pêche sur les bords de l'Atlantique et du Golfe Saint-Laurent.

MONSIEUR LE CHANOINE ROLAND FRIGON (1914 – 1989). – Né dans le Royaume du Saguenay à Sainte-Lucie d'Albanel le 24 février 1914 et fils de Théotime Frigon et d'Angéline Piché, il a été un des onze enfants de ce couple qui donna à l'église trois religieux : le Père Benoit Frigon, o.m.i qui oeuvra dans l'Ouest canadien et Soeur Simone Frigon, missionnaire de l'Immaculée-Conception. Cette dernière oeuvra toute sa vie religieuse au Japon. Elle vit encore au moment de l'écriture de ces lignes bien que née en 1921.

Ordonné prêtre en 1938, il enseigne les mathématiques et les sciences naturelles pendant deux années au Séminaire de Saint-Hyacinthe puis les autorités diocésaines l'invitent à poursuivre ses études à l'Université Laval alors qu'il obtient une licence en philosophie. De retour au Séminaire comme enseignant, il fonde la coopérative étudiante et cette expérience l'oriente vers les services à la communauté tant comme aumônier que comme agent d'affaires des coopératives et des syndicats envers lesquels il se dévoua pendant onze années. Ses supérieurs connaissant son énergie, son dynamisme et ses qualités d'organisateur, lui demandèrent de doter le territoire maskoutin d'un Service social, inexistant en 1952. Trois années plus tard, le Service social diocésain était devenu propriétaire, sans dette, d'un immeuble évalué à 130,000 \$ muni du personnel nécessaire à répondre aux besoins du diocèse en matière de service social et d'assistance aux miséreux. On lui demanda aussi d'organiser sept campagnes de financement pour Caritas qui rapportèrent globalement plus d'un million de dollars. Mais son énergie débordante affectait inexorablement sa santé.

En 1963, il était nommé curé de Sainte-Brigide d'Iberville puis l'année suivante curé de la paroisse de Saint-Bernardin de Waterloo. A ce dernier endroit, il rénova l'église et en construisit une nouvelle suite à un incendie en plus d'oeuvrer sur le plan profane : réalisation à Waterloo d'un Centre Hospitalier, d'un Centre d'Accueil pour personnes âgées, de deux HLM d'environ 100 logements chacun et d'une Ecole Polyvalente. En 1981, le poids de ces années trépidantes de réalisations pour son diocèse et sa communauté le recouvrant de son

pesant manteau, il demande à son évêque de lui trouver une cure tranquille pour se reposer. De 1981 à 1986, il est curé de la paroisse Saint-François d'Assise de Frelighsburg. Puis c'est la retraite, le repos du lutteur. Dans un télégramme adressé à la famille du chanoine Frigon, Jeanne Sauvé, Gouverneur général du Canada, disait : « Son engagement social et religieux fut pour nous un exemple édifiant et une source d'inspiration ». Ses funérailles furent célébrées jeudi le 26 octobre 1989 dans la chapelle du Séminaire.



Soeur Thérèse Frigon.

TRIOMPHE DE SOEUR THÉRESE.

Probable que c'est avec humilité que Soeur Thérèse Frigon accueillait la nouvelle venant de Rome à l'effet que la fondatrice des Soeurs de la Providence, Mère Emilie Tavernier Gamelin, serait béatifiée par Sa Sainteté le pape Jean-Paul II en ce samedi du 6 octobre 2001. Car c'est à elle que fut confié le mandat de défendre la cause de la patronne de sa communauté devant le Saint-Office, d'y apporter les preuves de la sincérité de sa foi, d'exposer la gamme des bienfaits répandus par la fondatrice tout au long de son existence terrestre, et surtout de témoigner de l'accomplissement d'un miracle. En 1993, Yannick Bélanger, jeune garçon de Montréal, était atteint de leucémie et ses jours étaient comptés. Sa mère demanda aux religieuses de la Providence d'intercéder auprès de la fondatrice et de l'implorer de guérir son enfant. Certes, les prières furent efficaces car la demande fut exaucée. Le jeune Yannick guérit et tout l'entourage médical du malade devait conclure à une intervention extérieure du genre guérison miraculeuse.

Née en 1800 à Montréal, Emilie Tavernier se dévoua auprès des pauvres, des malades, des personnes âgées et des déshérités pendant vingt-deux années après la mort de son mari Jean-Baptiste Gamelin, pommiculteur, et de ses trois enfants. Elle éprouvait le besoin de secourir les orphelins, d'exhorter les prisonniers à espérer, d'aider les mourants à supporter leurs derniers moments. Son ardeur dans le soulagement de la souffrance d'autrui fut remarquée par Mgr Ignace Bourget qui lui demande de fonder un institut religieux. En 1843, la communauté des Soeurs de la Providence naissait. Mère Emilie Gamelin ne doutait pas du bien fondé de son oeuvre mais n'imaginait certainement pas devenir Bienheureuse un siècle et demi plus tard.

Les Soeurs de la Providence auront une maison à St-Tite en Mauricie et tiendront une école et un foyer pour personnes âgées en plus de rendre de nombreux services auprès des pauvres et des malades. Par leur exemple, elles surent attirer l'attention de nombreuses jeunes filles qui se sentirent appelées à vivre une semblable existence, y compris quatre jeunes demoiselles du nom de Frigon. Elles sont filles d'Émile Frigon et de Corinne Mercure. Aline Frigon prit le nom de Soeur Thérèse de la Trinité; Claire Frigon devint Soeur Saint-Joseph; Thérèse Frigon prit le nom de Saint-Paul-du-Sauveur et Laurette Frigon s'est fait connaître sous le nom de Soeur Sainte-Claire-Aline. Il nous plaît de mentionner une autre religieuse de la grande famille des Frigon qui vécut aussi dans cette communauté des Soeurs de la Providence : Soeur Marie Ludger, née Yvonne Frigon en 1903, fille de Ludger Frigon et d'Adiana Marchand, de Sainte-Geneviève. Nous en oublions certainement, faute de le savoir, mais il y eut aussi des cousines dans cette communauté, deux filles d'Amanda Frigon épouse de Jean-Baptiste Veillette de St-Tite : Soeur Thérèse-Simone [Bernadette Veillette] et Soeur Gabriella [Germaine Veillette]. Ces pieuses jeunes filles servirent sous la bannière d'Émilie Tavernier-Gamelin, Providence des pauvres.



SOUVENIRS D'ENFANCE.

Ce jeune couple se prépare à aller « servir la messe » avec répons en latin s'il-vous-plaît, comme nous quand on était plus jeune. « In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. » Amen répondait le jeune servant. « Introibo ad altare Dei » disait le célébrant. « Ad Deum qui leatificat juventutem meam » était la réponse du jeune servant. C'était le bon temps. Qui ne reviendra plus. Dommage.

TROIS LETTRES.

Nous avons pensé reproduire dans les pages suivantes trois lettres qui feront partie des archives du scripteur. On connaît bien l'intérêt de Raymond Douville et de Marcel Trudel sur l'histoire des premiers temps de la colonie. Aux mêmes titres que Benjamin Sulte, Mgr Albert Tessier ou Aégidius Fauteux, ils sont des auteurs que le scripteur consulte. Que ces deux éminents chercheurs répondent à une lettre écrite par un petit gars de Rimouski, nous estimons avoir été choyé et nous conservons très précieusement ces documents.

Rimouski, le 28 juillet 1977.

M. Marcel Trudel, Historien,
Université d'Ottawa,
OTTAWA, Ont.

Cher Monsieur,

A ceux qui ont reçu plus, il est plus demandé; cette excuse un peu gaillarde, que vous me pardonnerez, n'est pas suffisante seule pour justifier ma demande. Pour ma tranquillité d'esprit et ma satisfaction personnelle, je me permets de vous importuner (ou quelqu'un d'autre de votre équipe), en regard de l'origine de notre ancêtre, François FRIGON, dit l'ESPAGNOL.

Les documents consultés à date aboutissent tous à une même conclusion, on ne connaît pas son origine; devant la masse de documents mis à jour un peu partout au Québec, il est surprenant que nous ne puissions trouver un seul de ces documents contenant un indice sur le lieu d'origine de notre ancêtre.

D'après ce que l'on sait, il serait arrivé en 1664 et se serait mis au service pour 3 ans de Michel Peltier De La Prade, au Cap et à Batiscan; il avait alors 14 ans; ce qui est un peu surprenant qu'à un âge aussi tendre, il se soit trouvé seul en Nouvelle-France.

Votre livre « Les habitants de 1663 en Nouvelle-France » que j'ai consulté dans une librairie (d'ou le titre peut-être pas exact parce qu'il écrit selon mes souvenirs et je devais faire vite car la marchande me lançait des yeux soupçonneux) ne semble pas contenir de FRIGON; par ailleurs, il était présent au Cap l'année suivante.

J'ai pensé à certains moments, qu'il serait venu avec son père et qu'il soit devenu orphelin vers le même moment; j'ai aussi pensé que ce nom FRIGON, pourrait être une déviation d'un nom espagnol difficile à prononcer et à écrire et donc, modifié; on peut aussi supposer qu'il serait d'origine BASQUE, région d'Espagne, quoique M. Raymond Douville affirme qu'il savait lire et écrire; d'autant plus que ses compagnons habituels de travail, Jean Cusson et François Trotain soient tous deux devenus notaires, donc possédant un minimum d'instruction. M. Douville ne dit pas cependant s'il écrivait le français ou l'espagnol.

Enfin, cette demande est toute personnelle et intéressée; à ce titre, si vous m'indiquiez comment débiter mes recherches, je serai fort satisfait.

Bien à vous,

Robert Frigon
Communication-Québec
337 rue Moreau
Rimouski, P.Q.

Tel. [418] 651-7942

Raymond Douville
3309, rue L'Heureux, app. 6
Ste-Foy, Québec, G1X 1Y7

Québec, le 29 juillet 1977.

Monsieur Robert Frigon,
Communication-Québec,
337 rue Moreau, Rimouski, Qué.

Cher monsieur,

Sujet : FRANCOIS FRIGON

Voici quelques notes en réponse à la vôtre du 25 courant.

Les Mémoires de Nicolas Perrot ont été réédités en offset récemment par les Editions ELYSEE. L'adresse que je possède est B.P. 188, Station Côte Saint-Luc, Côte-Saint-Luc, Montréal, H4V 2Y4. Cette maison se spécialise dans la réédition par ce procédé des éditions originales des premiers ouvrages : Relations des Jésuites, etc. Je crois que l'ouvrage sur Nicolas Perrot est en vente à la Librairie Garneau, à Québec.

L'ouvrage que j'ai publié concerne les Premiers colons de Ste-Anne-de-La-Pérade, et non de Batiscan. Si vous désirez vous en procurer une copie, -- si l'édition n'est pas épuisée, vous pourrez vous adresser aux Editions du Bien Public, 1563 rue Royale, Trois-Rivières. Ici, il ne m'en reste qu'une couple de copies, considérablement annotées.

Quant à l'origine de François Frigon, je n'en sais pas plus que lorsque j'ai publié mon petit travail. Le petit hameau dont parle l'abbé Ginisty dans l'ouvrage que j'ai cité et qui se nommait « Lespagnol » n'existe plus, m'a-t-il dit. Ce hameau n'était pas loin du village d'Espalion, et en serait peut-être une déviation. De toute façon, je ne crois pas que Frigon était originaire d'Espagne, mais bien plutôt de cette région de l'Aveyron d'aujourd'hui.

Dans son ouvrage sur « Les Filles du Roi », publié par la Société historique de Québec, l'auteur Sylvio Dumas a beaucoup plagié mon travail, sans indiquer sa source. In ne fait qu'ajouter que Marie Chamois serait revenue à Québec en 1704-1705. Elle est retournée en France. J'ai bien essayé de retracer l'endroit et la date de sa mort. Mais en vain!

J'ai l'intention de re-publier, avec des ajoutés, dans notre série de brochures sur l'histoire de Ste-Anne-de-La-Pérade, mon travail sur François Frigon, car il a résidé quelque temps à Sainte-Anne. J'y ferai des modifications et j'ajouterai d'autres documents trouvés depuis.

Je possède un dossier assez considérable sur Frigon et ses descendants, dont je ne me suis pas servi. Si vous avez la possibilité de faire des photocopies à peu de frais, il me fera plaisir de vous prêter ce dossier, que je tiens toutefois à conserver.

...../ 2

...../2

Pour des photocopies de documents, vous pourrez obtenir des renseignements en vous adressant à M. Roland-J. Auger, ou Raymond Gingras, aux Archives de la province [section de Généalogie], (643-8904). On vous dira comment procéder et à qui vous adresser.

Bonne chance!

P.S. – Je vous inclus deux travaux sur Nicolas Perrot. Le mien et celui de Gérard Malchelosse que vous trouverez dans la liste complète de travaux.

UNIVERSITÉ D'OTTAWA



UNIVERSITY OF OTTAWA

FACULTÉ DES ARTS

OTTAWA ONTARIO
CANADA K1N 6N5

FACULTY OF ARTS

HISTOIRE

HISTORY

Le 6 août 1977.

Cher monsieur Frigon,

Comme mes recherches se sont limitées aux habitants d'avant 1663 et que votre ancêtre n'apparaît au pays qu'en 1664, je n'ai rien dans mes archives à son sujet; rien de plus, en tout cas, que ce que Douville donne dans l'étude qu'il a publiée dans les Mémoires de la Société généalogique.

Qu'il n'ait eu que 14 ans à son arrivée n'a rien d'étonnant : il a pu arriver avec un parent, un cousin ou quelqu'un de responsable; d'ailleurs, on se lançait tôt dans la vie à cette époque. Était-il espagnol? le surnom L'Espagnol ne nous mène pas loin : un tel que l'on dit le Breton vient de l'Anjou, mais tel autre dit Provençal vient en effet de la Provence; pour en juger, il faut avoir d'autres preuves. Peut-être votre ancêtre était-il vraiment né en Espagne ou en pays basque espagnol? peut être avait-il fait un voyage en Espagne, ce qui lui aurait valu ce surnom? peut-être avait-il l'air d'un Espagnol? D'autre part, quand Douville affirme que Frigon savait lire et écrire, il veut dire simplement, je pense, que Frigon savait signer son nom : il serait donc inutile de se demander s'il écrivait le français ou l'espagnol.

Avez-vous songé à consulter les listes de confirmation à partir de 1663? si votre ancêtre a été confirmé, on a dû indiquer son diocèse d'origine. Ces listes sont aux archives de l'archevêché de Québec.

Vous voyez que je suis guère utile, mais ne vous gênez pas pour m'écrire de nouveau.

Avec mes amitiés.

Marcel Trudel

L'ANCETRE : ORIGINE INCONNUE.

Les lettres reproduites ci-avant datent de 1977. Il n'y avait que quelques années que l'auteur de ces lignes avait lu le texte d'Aegidius Fauteux écrit dans « La Patrie » du 16 septembre 1933 dans sa nouvelle chronique, « Les carnets d'un curieux », chronique qu'il inaugurerait avec une histoire sur Marie Chamois, notre aïeule maternelle, et la poursuite civile engagée en France contre sa mère Jacqueline Girard au sujet d'une supposée fortune laissée par défunt Honoré Chamois, père et époux. Ni Fauteux ni nous, les descendants, ne connaissons la fin de cette histoire, oubliée dans la mémoire du temps. Nous ne répéterons pas son aventure ici. Benjamin Sulte, Sylvio Dumas et Raymond Douville l'ont mieux écrite que moi. Il est certain cependant que nous devons être flatté de cette attention de Fauteux, conservateur de la Bibliothèque du Séminaire de Saint-Sulpice dans le temps, d'avoir choisi cette histoire pour inaugurer ses carnets d'un curieux.

En emportant à Paris tous les documents légaux stipulant de son mariage en Nouvelle-France afin de prouver sa véritable identité, documents qui n'ont pas été retrouvés, elle nous privait de connaître l'origine de son mari, François Frigon dit l'Espagnol. Car les notaires indiquaient le pays ou la région de ce pays d'où originaient les contractants. Comble de malchance, les registres de catholicité à partir du début de la colonie qu'abritait la petite église du Cap-de-la-Madeleine jusqu'à 1673 ont brûlé en même temps que l'église. Toutes les sources écrites permettant d'identifier l'endroit d'origine de notre ancêtre sont disparues. Notre tâche n'est pas simple. Espérons qu'un jour cet endroit sera trouvé.

GRANDS-PARENTS DE LUCIE.

Il nous fait plaisir de reproduire cette copie de portrait d'un gracieux cou-dont les noces se déroulèrent à St-Prosper de Champlain le 9 août 1904. Ils sont les grands-parents de Pauline Frigon-Couture de St-Bruno de Montarville et de Lucie Frigon-Caron, de Hull. Le marié fait partie de la prodigieuse lignée du couple Xavier Frigon et Zéphise Leduc. Cette dernière mit au monde au moins une vingtaine d'enfants, entre 1872 et 1900, dont la plupart survécurent. Le scripteur renonce déjà au dénombrement de la descendance quantifiable de ce prolifique couple. Joseph-Xavier Frigon décéda le 16 juin 1916 par une ruade de cheval. La tradition orale laisse entendre que la pauvre Marie-Anne, laissée seule avec ses quatre enfants, aurait pu recevoir plus d'aide de sa parenté. Comme on dit par chez-nous, « elle en arracha ».



Joseph Xavier Frigon et Marie-Anne Cloutier, 1904-08-09

Le petit texte suivant est, je pense, une partie du travail de recherche qu'effectuait le Frère Pierre Frigon, des Frères du Sacré-Coeur, sur les premières années de son ancêtre François Frigon en terre de Nouvelle-France. Ce qui étonne un peu c'est que le frère Pierre place le mariage de son ancêtre avec Marie Camois en l'année 1670. Possible qu'il possédait une source inconnue de nous. Certes, il visa juste, car on sait depuis que c'est bien en 1670 que le couple s'unissait. Le Frère Pierre est le premier-né masculin du couple de la page précédente, Joseph-Xavier Frigon et Marie-Anne Cloutier. Il décède en 1998 âgé de 91 ans.

« Combien de Frigon ont quitté la France pour le Canada? D'après la plupart des "chercheurs" un seul Frigon est venu au Canada. On a prétendu qu'un deuxième Frigon était venu au Canada, mais on a pas encore trouvé la moindre trace dans les registres des paroisses et aux greffes des chefs-lieux. S'il en est venu un deuxième, c'était un célibataire qui est venu comme venaient les soldats et certains colons. Ils signaient un engagement de trois ou cinq ans et ensuite avaient le choix entre retourner en France ou se marier et s'établir au Canada. François Frigon, né en 1649, arriva à Québec en 1664. En 1667, il est au Cap-de-la-Madeleine au service de Michel Peltier Sieur de La Prade pendant trois ans. En 1670, il épouse Marie-Claude Chamois et s'établit à Batiscan sur une terre de 40 arpents de long à partir du fleuve par 4 arpents de large. Sa terre était sur la frontière entre Batiscan et Ste-Anne. C'est à Batiscan qu'il éleva sa famille de 6 enfants : Jean-François, Marie-Madeleine, Marie-Louise Françoise, Françoise, Jeanne et Antoine qui était infirme, mais on ne dit pas de quelle infirmité il souffrait. C'est à Batiscan que Marie-Claude Chamois se décida à retourner en France réclamer un héritage et on sait quel en fut le résultat en lisant les diverses notes laissées par les "chercheurs". Des navires partaient de France, comme "LE FOURGON" par exemple, duquel, durant la traversée au Canada, avaient été jetés à la mer 67 de ses passagers, c'est-à-dire plus de la moitié, pour diverses causes : scorbut, choléra, fièvres mauvaises, eaux contaminées ou nourriture avariée et non comestible. A penser que ces individus étaient trois mois en mer. On pourrait alors supposer que Marie-Claude Chamois serait morte en mer ou bien dans un naufrage, très nombreux à cette époque de l'histoire maritime. Pendant 60 ans, tous les Frigon du Canada habiteront Batiscan (sic). Plus tard, ils habiteront à Sainte-Geneviève ou Saint-Prosper. De nos jours, on trouve des Frigon dans toute l'Amérique du Nord et même en Afrique : Maurice Frigon et Françoise Frigon ».

REFLEXIONS. - Le 11 septembre 2001 vers les neuf heures du matin, les Etats-Unis d'Amérique sont sauvagement attaqués au nom d'Allah par des commandos suicides de type islamique fondamentaliste causant quelques 6000 victimes dans la citadelle de la puissance monétaire mondiale de même que dans la forteresse de la plus puissante armée au monde : le bas Manhattan de la ville de New-York et le Pentagone. On ne connaît pas encore toutes les conséquences de ces attentats. Chacun de nous aura une vague idée du pourquoi de ces actions barbares surnommées « actes de terrorisme » contre une nation qui étend son influence dans les trois quarts du globe et uniquement pour cette raison, ses habitants se font détester. D'aucuns parlent de chocs des civilisations, celle d'un Islam moyenâgeux propagandiste de la « vraie foi » contre les « infidèles » que nous sommes, beaucoup plus tolérants que les talibans fanatiques. Par ailleurs, lorsque les 100 jours de la Guerre du Golfe furent écoulés le 28 février 1991, la coalition formée pour arrêter l'agression de l'Irak contre le Koweït est dissoute, chacun de nous se demanda pourquoi l'oeuvre entreprise contre Saddam Hussein ne fut pas achevée. Il y avait sans doute des considérants qui furent cachés au petit peuple. Et la protection qui était due aux opposants du dictateur ne fut pas accordée. Dix ans plus tard, Saddam Hussein est encore en poste et son armée reconstruite peut à loisir emprisonner les adversaires politiques et assassiner et exécuter des milliers de Kurdes dont 300 femmes en une seule journée.

Robert Frigon